

KARTON



ALTERNATIVE MUSIC, DIY & PIRACY

JANUARY / MARCH 2020

2



WWW.KARTON-ZINE.COM

FR/EN



KARTON/L'EDITO

Et de deux ! And here's two !



Dans la continuité d'un premier exemplaire papier estampillé « no masters », l'équipe de Karton publie son second numéro placé sous le signe de la musique alternative, des trajectoires de vie hors-du-commun et de la piraterie sous toutes ses formes !

On entend souvent que la scène musicale alternative a toutes les raisons de faire la gueule... Ne comptez-pas sur nous. La liberté n'a pas de prix !! C'est tout l'objet des pages qui vont suivre... Qu'il s'agisse d'histoires personnelles plus vraies que nature (l'épopée de Zohair, du groupe marocain ZWM), de recherches graphiques passées sous le prisme du skateboard (les dessins de Jokoko), de récit de tournées internationales (le trio Union Jack au Canada), de militants dans le domaine du sport et de la musique (le collectif Accion Mutante de Kavala en Grèce), la parole est aux débrouillards hissant fièrement le drapeau de l'indépendance.

Plutôt sourire à l'endroit qu'à l'envers. Ce fanzine-papier et web, sera moins « anti-industrie » que « pro-DIY ».

Ah oui, le web.... Parlons-en ! C'est une nouveauté depuis ce début d'année 2020 : nos articles sont maintenant disponibles en ligne en version longue, à la fois en français et en anglais. Vous pourrez également y découvrir quelques entretiens inédits, sans oublier notre catégorie « vidéo » faite de conversations intimes, sans filtre ou langue de bois. Les affamés de son pourront aussi déguster quelques extraits de concerts nous ayant beaucoup plu. On ne vous en dit pas plus... **Rendez-vous sur www.karton-zine.com pour découvrir l'univers de Karton dans sa version complète !**

Bonne lecture et à très vite.

[Une surprise vous attend au prochain numéro. Nous vous concoctons un Karton hors-série dédié à la scène musicale alternative d'un pays du Maghreb !!]

Right after a first issue called « no masters », the Karton team publishes its second issue, all about alternative music, unusual life paths, and piracy of all sorts!

It's common to hear that alternative music has plenty of reasons to sulk... well don't expect us to ! Freedom has no price !!! That's the whole subject of the following pages... Whether it is about personal stories (The epic of Zohair, from Moroccan band ZWM), about graphical researches through the prism of skateboarding (Jokoko's drawings), about the narration of international tours (the Union Jack trio from Canada), or about activists in the sports and music community (the collective Accion Mutante from Kavala, Greece)...here's to all the strugglers who proudly raise the flag of independence.

Better smile downside up than upside down. This fanzine, both on paper and online, will be less « anti-industry » than « pro-DIY ».

And the web... let's talk about it ! It's a new feature, for the beginning of 2020 : our articles are now available online, in long version, both in French and English. You'll also find new interviews there, and let's not forget the « video » outlet, filled with conversations without filter or political cant. The sound-cravers will also be able to find some recordings of concerts we enjoyed. But let's not spoil it...Rendez-vous on www.karton-zine.com to discover Karton's universe in its complete version !

Have a good read, and see you soon.

[There's a surprise awaiting you in the next issue. We're preparing a special edition of Karton, about the alternative music scene of a country of Maghreb.]

KARTON ZINE

2

JAN/MAR 2020

4	A DIY Band	Mr. Marcaille
8	Reviews	El Franki (SKJS) NoWhiteRag Mon Dragon
14	A DIY Experience	Zohair (ZWM)
22	Tonk'ART	Jokoko
28	Travel Diary	Union Jack in Canada
34	The Adventures of Uncle Toto	Episode II : Switzerland
40	Worldwide Activists	Accion Mutante
46	Through a Greek Eye	No Pasaran in Exarchia
52	The Cities Left Behind	The Forsaken of Bab El Oued
58	The Playlist of...	Baronne Fabienne
59	Quality Streets	Yellow Vests Punchlines II

//// EDITORIAL

Contributors : POLKA B, ALKISTIS A, MOMO TUS, REDA, LEON C, GERMAIN, PINPIN 30 ,TOTO.

Traductions : JULIE B, GOSHO, ALKISTIS A, LOUIS CINQUIEME, MOMO TUS, CHRIS P.

//// GRAPHICS

Illustrations : MOMO TUS, MADEMOISELLE PIN, POLKA B

Cover : JOKOKO

Portfolio : JOKOKO

Art Director : LASLAV'

Price : donations

Library price : 4 €

To contact us :

karton.diy@gmail.com

Website :

www.karton-zine.com

► MR. MARCAILLE



Voilà maintenant 10 ans que Mr Marcaille présente un one-man-band hors du commun, des îles britanniques au fin fond de la Creuse en passant par les festivals moscovites. Armé de sa batterie, de son violoncelle électrique, de ses pédales d'effets et de son inimitable slip noir, Mr Marcaille délivre un rock sous influences metal qui prend instantanément au tripes ! Rencontre au squat KTS de Fribourg-en-Brisgau, juste avant le set de René Binamé. | Propos recueillis par Polka B.

Comment est née cette idée de te monter en one-man-band ?

Quand tu es seul, tu peux faire la musique que tu as vraiment envie de faire ! Petit, j'ai commencé par du classique, mais en parallèle j'ai toujours écouté du rock'n'roll. AC/DC, Judas Priest, les Pistols... J'ai joué de la basse et de la batterie dans différents groupes mais le projet d'un one-man-band a toujours trotté dans un coin de ma tête. C'est important de faire un projet solo. Tu peux montrer ce que tu as dans le ventre !

Vois tu l'univers du baroque et du métal comme deux mondes opposés ?

Pas vraiment, mais c'est vrai qu'il faut aussi apprendre à « désapprendre » ses connaissances musicales. Le côté « réglé » du classique a ses limites. À un moment donné je jouais pour des amis qui faisaient du théâtre de marionnette dans la rue et le côté « impro » était beaucoup plus prononcé.

« Mr Marcaille » est ton projet musical le plus médiatisé. Pourquoi a t'il tant parlé au gens selon toi ?

Je ne sais pas trop. Peut-être parce que ce n'est pas commun. Un mec te balance son truc à la gueule avec un violoncelle électrique. Sur la longueur, c'est peut-être

aussi mon projet le plus abouti. Il s'est vraiment passé un truc avec la vidéo où je joue dans un parc. 15 millions de vues sur internet quand même ! Ce genre de trucs tu ne peux pas le planifier... c'est limite un accident ! Ou alors ça veut juste dire que c'est un bon groupe ! (Rires)

Quel est le profil des gens qui te programment ?

J'ai toujours joué pour et avec des gens très différents. Je ne me fixe pas de limites. Je ne crache pas sur les grandes scènes. Les petites non plus. C'est un luxe de pouvoir faire les deux. Un de mes grands objectifs c'est de pouvoir continuer à jouer à l'étranger. Les festivals c'est assez chouette. Ça brasse du monde, c'est cool. Dans des bonnes conditions si possible. Voyager c'est bien, mais il faut qu'il se passe un truc !

Sens-tu une réception différente du public selon la culture ?

Récemment je suis allé jouer à Moscou et c'était assez particulier ! C'était en plein air, dans un décor un peu indus. Il fallait faire le tour d'un grand bâtiment pour accéder à la scène. Il y avait tout ce battage sur internet, et les gens voulaient absolument me toucher ou prendre un selfie avec moi. C'était bizarre, mais émouvant aussi. Ce n'est pas tant le côté « star ». Il y avait une volonté d'échange, un côté intime, un truc de respect vraiment fort qui passait par la musique. J'étais content qu'il y ait une telle attente aussi loin de chez moi.

Pourquoi cet amour pour le slip ?

Parce que c'est beau ! Peinard quoi. En plus j'aime le catch. C'est une question de style ! Outre l'aspect esthétique, c'est important de se mettre à l'aise. Le costume c'est important pour la scène. Ça te met dans un état d'esprit particulier.



It's been 10 years since Mr Marcaille formed a one-man-band, out of the ordinary, from the British isles to the deep countryside of Creuse, passing by the muscovite festivals. Armed with his drums, his electric cello, his effect pedals and his inimitable black underpants, Mr Marcaille delivers a metal-influenced, powerful rock. We met him at the KTS squat in Freiburg-im-Breisgau, just before René Binamé's set. | Trad: Chris P.

How did you come up with this idea of getting into an one-man-band ?

When you are alone, you can make any kind of music you really want to make. When I was young, I started with classical music but in the same time I always listened to rock'n'roll, AC/DC, Judas Priest, the Pistols... I played the bass and the drums in different groups but the concept of a one-man-band was always spinning in a corner in my head. It is important to do a solo project. You can show what you are made of.

Do you see baroque music and metal music as two opposing worlds?

Not really, but it is true that one should also learn how to "unlearn" his or her musical knowledge. The standard rule of classical music has his limits. At one point, I was playing for some friends, that were doing puppet theater in the streets. The improvisation side was much more important.

"Mr Marcaille" is your most publicized musical project. Why do you think it pleased more to people, according to you?

I don't really know. Maybe because it's not very common. A dude is rubbing his music in your face with an electric violoncello. Eventually, it's perhaps also my most successful project. It probably has to do with the video where I played in a park. 15 million views on the internet, seriously! You cannot plan this kind of things...You could say it is an accident! Or it just means that it is a nice group ! (Laughters)

What is the profile of the people organizing your gigs?

I have always played for very different people. I don't set limits. There are no rules. If your audience goes from 30 to 3000 people, the approach is not the same; that's for sure. I don't look down on the big stages, neither on the small ones. It is a luxury to be able to do both. One of my big goals is to be able to continue to play abroad. Festivals are pretty cool. It makes people mingle, which is cool. In good conditions if possible. That's good to travel around, but there should be something going on!



As-tu en mémoire des anecdotes de concert marquantes ?

Il y a eu de bons moments de pétages de plombs collectifs ! Je me souviens d'un concert dans la Creuse où une bande de punks s'étaient ramenés. Il faisait bien zéro degrés (j'étais bien sûr en slip) et cela a galvanisé les gens. On a bien halluciné tous ensemble. Les réactions dépendent aussi du public. Les amateurs de metal ont un côté plus respectueux de la musique, ils sont dans l'écoute. Ma musique n'est pas particulièrement dansante, mais des fois c'est quand même bien la fiesta !

Tes morceaux parlent peut-être davantage aux amateur de metal, car tu fais régulièrement des clins d'œil musicaux à cette culture...

Oui mais ça reste léger car je n'aime pas les reprises ! La seule que je fais c'est « Hang the Pope » de Nuclear Blast, car on me la demande presque tout le temps en concert. Il y aussi un morceau de Napalm Death, mais il ne dure qu'une seconde ! Ça va, c'est court. Quand le projet a buzzé j'ai eu des propositions indécentes pour faire des reprises de tout un tas de machins... J'ai dit non. Je ne suis pas un juke-box. Pour en revenir à tes questions, je ne pense pas faire des clins d'œil. C'est juste du rock'n'roll. Ça reste simple. Quelques accords et c'est parti.

J'imagine que Motörhead reste une de tes plus grandes influences...

J'adore ouais ! Je les ai toujours aimés, même quand tout le monde se foutait de leur gueule. Juste avant que Lemmy ne devienne un mythe, dans les quinze dernières années on va dire, les gens n'en avaient un peu rien à foutre. Cela dit, je n'aime pas l'idée de déifier quelqu'un. Kill your idols ! Fais ton propre truc !

Beaucoup se revendiquent « punk » aujourd'hui. Qu'en penses-tu ?

Je voudrais surtout expliquer aux gamins que si ils veulent avoir des bières gratuites dans la vie, il faut faire un groupe de rock. Le punk on s'en fout. Ça s'invente pas. Éduquons les gamins tant qu'ils sont jeunes, il ne nous reste plus beaucoup de temps... Je le répète : faites d'abord un groupe pour boire des bières !



Do you have in mind any remarkable concert anecdotes?

There have been good moments of collective outbursts! I remember a concert in the region of Creuse where a band of punks were brought back. The temperature was at zero (I was of course in my underpants)... all this context excited people so much. It was a crazy experience together. The reactions also depend on the public. Metal lovers have a more respectful side towards music. They are more into listening. My music is not particularly danceable, but in the end, it still makes a good fiesta!

Your songs may speak more to the metal lovers, because you regularly make a nod to this culture ...

Yes but not so much, because I don't like covers! The only one I did was «Hang the Pope» from Nuclear Blast, because people are still asking for it during my concerts. There is also a piece of Napalm Death, but it only lasts a second! It's okay, it's short. When the project buzzed, I received indecent proposals to make covers, or some bullshits like that ... I said no. I am not a jukebox. To come back to your question, I am not in the mood of tribute. It's just rock'n'roll. It's very simple. Some chords and that's it.

Why do you love these underpants so much?

Because they are beautiful! Comfortable. Easy. I love wrestling also! It is a question of style! Apart from the aesthetic aspect, it's important to be comfortable. The costume is important for the scene. It puts you in a particular state of mind.

I guess Motörhead remain one of your biggest influences ...

I love 'em yeah! I've always loved them, even when everyone took the piss out of them. Just before Lemmy became a legend, let's say in the last fifteen years, people didn't care. That said, I don't like the fact of venerating someone. Kill your idols! Do your own thing!

Many claim to be «punk» today. What do you think about it ?

I would especially like to explain to the kids that if they want to have free beer in life, they have to make a rock band. We don't care about punk. It cannot be invented. Let's educate the kids as long as they are young, that we don't have much time left... I repeat: first make a group so that you drink beers!

ALBUMS

► EL FRANKI (SKJS) MONEY MAKERS (2019)

Contrairement à la France, la scène rap espagnole s'est particulièrement développée dans l'underground, dans une optique DIY (plus par nécessité que par choix) et dans des villes isolées comme Saragosse, bien loin de l'effervescence de la capitale. Réputé hardcore, sombre et sans concessions, le rap made-in-Zaragoza concentre toujours autant de talents méconnus. Une vitalité plus que jamais d'actualité, avec El Franki du crew Eskejes Herejes. | Par Polka. B



RAP (Spain)

Dès l'introduction de la mixtape *Money Makers* (postée sur Youtube), on se retrouve plongé dans l'univers du jeu d'arcade *Asteroïds*, développé par Atari au début des années 80. Le but du jeu est de tirer et de détruire des astéroïdes et des soucoupes sans entrer en collision avec l'un ou l'autre. Le jeu devient plus difficile à mesure que le nombre d'astéroïdes augmente.

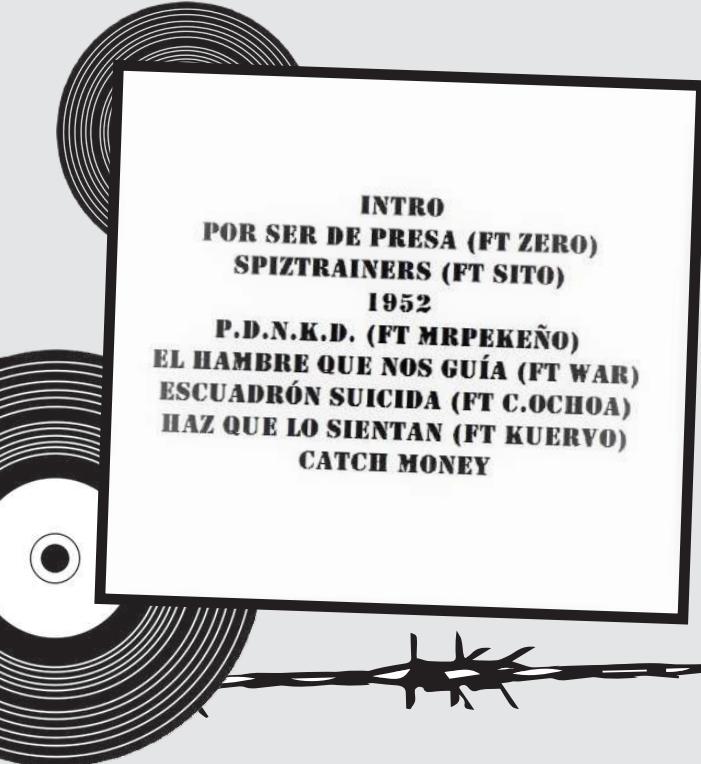
Fil rouge du projet, le jeu-vidéo *Asteroïds* met en scène le quotidien d'**El Franki** dans les quartiers chauds de Saragosse. Ces ruelles, ils les connaît comme sa poche. Il les aime et ne déménagerait pour rien au monde. Mais il a aussi appris à les craindre. Dans le jeu du *barrio*, il y a toujours quelque chose à gagner. Il y a aussi beaucoup à perdre. Ces instincts schizophrènes et paranoïaques, aussi implacables que le tranchant d'une lame de rasoir, c'est tout l'ADN de la musique de son groupe **Eskejes Herejes**. Composé de **Zero**, de **Kuervo**, de **C. Ochoa** et de **Mr. Pekeno** (tous invités sur la mixtape), le crew n'a pas son pareil pour déglinguer les instrumentales crasseuses, qu'il s'agisse de décrire la violence d'un mode de vie («*El Pakto*», 2013) ou d'en dénoncer les excès («*Ciudad de Dios*», 2015).

Pris entre ces deux feux, El Franki s'est inventé son propre équilibre. Dans la jungle, impossible de se reposer sur ses lauriers. Rien n'est gratuit. Devenir quelqu'un dans sa ville? À condition de défendre les intérêts du crew («*P.D.N.K.D.*»). Passer du bon temps? À condition de ne pas devenir une proie («*Por ser de presa*»). Mener une vie parrallèle? À condition de respecter ses proches («*1952*»). Revendiquer l'amour du risque? À condition d'éviter la détention. Au fil du disque, le rappeur tombe le masque. Fini de jouer. À peine dissimulés derrière la métaphore du jeu d'arcade, les actes illégaux constituent le véritable fil rouge de la mixtape. Sur la pochette du disque, El Franki ne s'est-il pas lui-même représenté en train d'ouvrir la machine d'*Asteroïds* au pied de biche? Il «fera de l'argent», mais selon ses propres règles. Qu'est-ce qu'un pirate irait bien foutre sur le marché du travail?

Loin d'être totalement plongée dans la noirceur, la mixtape laisse place à quelques moments d'accalmie. Pour El Franki, l'illégalité peut aussi être un exutoire. Il faut bien souffler un peu. Ce sentiment de liberté, il l'a trouvé dans le graffiti. Dans la rue et les dépôts de train. Cette somme de sensations fortes est compilée dans le morceau «*Spitztrainers*» en compagnie de **Sito**, son fidèle partenaire de vadrouille.

Et comme rien n'est jamais vraiment simpliste ou manichéen avec les membres du crew SKJS, El Franki vient clore son projet de façon suprenante. C'est bien le dansant «*Catch Money*» (et sa batterie afro-trap) qui accompagnent les images d'un clip tourné à New York!

Bonne écoute!



Differently than in France, the spanish underground scene developed itself deeply, in a DIY way. It is particularly true, in isolated cities, like Zaragoza, far from the more exposed capital. Hardcore, dark and without compromise, rap music made-in-Zaragoza gather many unknown talents. A dynamic more than ever true with El Franki member of the group Eskejes Herejes.
| (Trad : Louis Cinquième)



Straight from the introduction of the mixtape Money Makers (available on Youtube), we enter into the universe of the arcade game Asteroids, developed by Atari in the early 80's. The purpose of the game is to shot and destroy asteroids and saucer without getting an accident with the other ones. The game is becoming harder as the number of asteroid increases.

At the heart of the project, the video game describes El Franki's daily life in the notorious neighborhoods of Zaragoza. These streets, he knows them by heart. He is attached to them and would like to move at no price. However, he also learnt to fear them. In the game of the "bar-rio", there is always something to win but also a lot to lose. These combination of schizophrenia and paranoia is the DNA of the music of the group Eskejes Herejes (SKJS) whose members are

Zero, Kuervo, C.Ochoa and Mr.Pekeno, all invited in the mixtape. The crew destroy dodgy instrumental to describe the violence of a way of life ("El Pakto", 2013) or to report its excess ("Ciuda de Dios", 2015).

In this tradeoff, El Franki created his own equilibrium. In the jungle, it is impossible to rest. Nothing is free. Do he want to become someone in his city ? Yes, if it also defends the interest of his crew "P.D.N.K.D". Do he want to have good time ? Yes, given that he is not becoming a prey ("Per ser de presa"). Do he want to have a parallel life ? Yes, conditional on respecting his relatives ("1952"). Do he love to have a risky life ? Yes, conditional on avoiding the jail. Along the project, the rapper reveal who he is. Slightly dissimulated behind the metaphore of the arcade game, the illegal acts constitutes the true main points of the project. On the cover, El Franki represented himself opening an asteroid at the crowbar. He will make money but following his own rules. What a pirat could do on the labor market ?

Far from being only dark, the mixtape offers also moment that are more quiet. For El Franki, illegality is also a way of chilling out. One has to relax a bit. This feeling of freedom, he found it in graffiti. In the street and train yards. This energy is gathered in the song "Spitztrainers" in collaboration with sito, his partner in crime.

Last, as nothing is oversimplified or manichean with member of SKJS, El Franki finished his project in a surprising way: it is the dancing "Catch Money" coupled with a video clip recorded in New York!

Enjoy!

MIXTAPE LINK :

https://www.youtube.com/watch?v=j7WkNAPJe_E

ALBUMS

▶ NOWHITERAG RESILIENCE (2018)

Rester enthousiaste sous un déluge de problèmes. Qu'ils soient d'ordre personnels, dûs à notre environnement, ou les deux. C'est le mot d'ordre des NoWhiteRag pour leur quatrième album. Un disque profondément humain fait de joies, de peines, de rage et de fête. | Par Polka B.



PUNK (Italy)

Le dire, c'est bien. Le faire, c'est mieux. Qui mieux que NoWhiteRag peut légitimement revendiquer la Résilience dans son activité musicale et dans la vie de son groupe ? Active depuis 2003 autour de son chanteur Zanna, la formation n'a jamais lâché l'affaire, prenant soin de brûler l'espace scénique de la plupart des squats européens de Bratislava à Amsterdam, de Vienne à Londres, de Leipzig jusqu'au Pays Basque.

Originaire de Modène, mais fortement lié à la scène Bologna Punx au gré des changements de line-up, NoWhiteRag a déjà traumatisé les sonos des amateurs de punk rock en 2008 (*Nothing Left*), 2012 (*Silence is Violence*) et 2014 (*Daghdeinter*). Généreux sur scène et engagé politiquement, le groupe excelle d'abord dans ses compositions musicales, subtilement équilibrées entre hymnes révolutionnaires, moments d'accalmies, intermèdes festifs, ou simples bagarres musicales pleines de sueur. Le genre de groupe qui peut simultanément te faire réfléchir, t'inciter à chanter, à t'investir dans des causes qui te tiennent à cœur, à rejeter en bloc des convenances auxquelles tu ne crois plus, ou simplement t'inviter à partager quelques bières avec des potes au bar du coin. Digérer ce mélange de registres dans une cohérence musicale destinée à retranscrire nos émotions, c'est le pari de NoWhiteRag. Le groupe a bourlingué. Multiplié les rencontres. Collectionné les défaites et les victoires. Cela s'entend. Se ressent. Ce 4e album peut aussi être considéré comme une retranscription de 17 années d'expérience sur les routes. Un témoignage sincère, fort d'une maturité n'ayant jamais renoncé à ses rêves de jeunesse. Cette rage intense et pleine de fierté est incarnée par Zanna. En italien et en anglais, son chant porte idéalement les deux missions revendiquées par NoWhiteRag (ambivalentes, comme toujours) : transmettre au public un sentiment de révolte au sein d'une société en déroute... en s'amusant le plus possible ! Se regarder les yeux dans les yeux. Chanter à l'unisson. Vivre en communion, ne serait-ce même qu'un instant.

A la fois radical et nuancé, cet album concentre un cocktail d'émotions exacerbées, qui bien que contradictoires, nous rappellent ce qui nous maintient en vie. Un voyage musical alternant entre parties rapides et mid-tempo (« Come a Kobane », « Via Togliatti »), et morceaux plus mélodiques (« The Black List ») sous une fibre politique omniprésente (« Love and Rage »). Le disque s'achève sur le magnifique « It's going to rain », balade punk poignante laissant place à quelques solos d'harmonica. Un morceau à la fois puissant et mélancolique particulièrement représentatif de l'univers du groupe. Pluvieux, sombre et tourmenté. Mais n'inspirant qu'à s'élever, en créant ensemble. Encore et encore.

Mention spéciale pour le coffret vinyle aussi qualitatif qu'abordable (poster A2, livret de 30 pages dessinés par l'illustrateur Stefano Artibani), réalisé avec plusieurs labels indépendants comprenant les français de Guerilla Vinyl et Keponteam Records !



Stay excited in a flood of problems. Whether they are personal, or due to our environment, or both. This is the motto of NoWhiteRag for their fourth album. A profoundly humane record of joy, sorrow, rage and celebration. | Trad : Chris. P



This saying is good. Doing it, it is better. Who else other than NoWhiteRag can legitimately claim resilience in its musical activity and in the life of the band ? Active since 2003 around its singer, Zanna, the band never gave up, burning the stages of most european squats, from Bratislava to Amsterdam, from Vienna to London, from Leipzig to the Basque country.

Originally from Modena, but strongly linked to the Bologna Punx scene according to the line-up changes, NoWhiteRag has already traumatized the sounds of punk rock fans in 2008 (*Nothing Left*), 2012 (*Silence is Violence*) and 2014 (*Daghdeinter*). Generous on stage and politically engaged, the band excels in its musical compositions, subtly balanced between revolutionary hymns, moments of tranquility, festive interludes, or simple musical fights full of sweat. The kind of band that can simultaneously make you think, incite you to sing, make you invest in causes that are important to you, reject all conveniences you no longer believe in, or simply invite you to share some beers with friends at the local bar.

Digest this mix of registers in a musical coherence intended to transcribe our emotions, this is the bet of NoWhiteRag. The band travelled a lot. Multiplied their contacts. Collected defeats and victories. This is clear. Feels. This 4th album can also be considered as a retranscription of the 17 years of experiences on the roads. A sincere testimony, with a maturity that has never given up its dreams of youth. This intense and proud rage is embodied by Zanna. In Italian and in English, his singing bears the two purposes claimed by NoWhiteRag (ambivalent, as always): to convey to the public a feeling of revolt in a society in ruins... while having as much fun as possible! Look at each other's eyes. Sing in unity. Live in communion, even if its only for a moment.

At the same time radical and toned, this album concentrates a cocktail of exacerbated emotions, which although contradictory, remind us what keeps us alive. A musical journey alternating between fast and mid-tempo parts (*«Come a Kobane»*, *«Via Togliatti»*), and more melodic pieces (*«The Black List»*) under a ubiquitous political fiber (*«Love and Rage»*). The album ends with the magnificent *«It's going to rain»*, a poignant punk ride giving way to some harmonica solos. A powerful and melancholic piece that is particularly representative of the band's universe. Rainy, dark and tormented. But inspiring only to rise, by creating together. Again and again.

Special mention for the quality and affordable vinyl box set (poster A2, 30-page booklet designed by illustrator Stefano Artibani), produced with several independent labels including the French Guerilla Vinyl and Keponteam Records!

ALBUM LINK :

<https://www.nowhiterag.bandcamp.com>

ALBUMS

► MON DRAGON

10 (2018)

Je sais pas vous, mais Mon Dragon... déjà quel nom....a toujours occupé une place à part dans l'imaginaire, en tout cas mon imaginaire. Du punk pluriel et complexe avec des paroles singulières et personnelles. Une diffraction. De l'intime populaire. Le verbe au service de la catharsis. | Par Germain



C'est quoi le Dragon, sa symbolique? C'est la vague qu'on peut avoir en nous et qui se réveille, nous réveille. Un truc au fond du bide, des tripes. Un truc sensuel. Une dimension sexuelle.

Mon Dragon parle de sexe, de sa diversité, de sa pluralité, de sa beauté, du plaisir, mais aussi de notre quête de sa supposé simplicité, confiance, liberté et que l'on rend parfois glauque, objet de domination, de pouvoir, de putophobie, d'hétéronormalité...

le corps tient debout/ encore prêt à se manger des coups/ anatomie d'un champ de bataille/ guerre génitale séculaire/ voici mon corps/ ses lignes de failles

Le punk a mis à distance le corps, pourtant le personnel est politique. Le punk a-t-il des tabous? La peur de prononcer les mots mais pas de dénoncer leurs significations en cautionnant des comportements

non safe, violents, oppressifs.

juste une balle perdue, que le bal perdure / avec les porcs on l'a vu hurler à la féminazi/ le spectacle est mensonger

Protégeons nos espaces. Il y a la forme et le trou.

Le Dragon c'est l'animal, le pulsionnel émanant de la vibration.

écoute le son du sistre/ regarde le sang qui gicle/ à coup de labrys/ à coup d'uzi/ valkyrie coquine/ au milieu des loups/ des karasu/ toujours debout

Le Dragon c'est toute une réflexion, un élan de déconstruction. On parle d'esclavagisme, d'avortement, de colonisation, prostitution, éducation, prison... Et une légitimation par les mots de fleur (chant). Ses mots crus sont notre miroir. C'est notre reflet. Un abîme. Tu peux t'y noyer.

Mon Dragon aurait pu s'appeler Mon Démon.

si la nature est à satan/ alors la science est Lucifer/ leur dieu unique/ épouvantail/ au nom duquel brûlent les sorcières.

Le Dragon, c'est aussi ce truc d'ados en capuche qui fuguent de la colo, qui boudent, de sales gosses (perdus) pénibles, un truc enfantin, des jouets qu'on casse pour se venger car on est aussi soi-même le jouet. Le constat est tellement triste, on pleure ou on danse? Non, on pleure et on danse sur de la disco-punk! Ne rien écouter, ne pas obéir, défier, on déteste la société et le spectacle, pourtant on est le spectacle... on est notre propre spectacle.

le spectacle est mensonger/ la rue appartient aux rentiers

Mon Dragon ou le désordre des sens.



Nous vous conseillons de lire le magnifique fanzine fabriqué par le groupe et son entourage.

A l'intérieur: neufs thématiques abordées par des personnes directement concernées (enfants, détenues, travailleuses du sexe, artistes, activistes, anonymes...) pour 96 pages A4 remplies à ras bord de textes, de dessins et de photos inspirées des chansons du premier album du groupe.

Disponible sur le shop Archives De La Zone Mondiale et chez Mutant Records.



I don't know about you, but Mon Dragon... what a name...it's always had a special place in the imaginary, or at least in mine. Plural punk music, with complex, singular and personal lyrics. A diffraction. Popular intimacy. Verb serving catharsis. | By Germain, trad. Julie.

ALBUM LINK :

mondragonestmort.bandcamp.com



What's the Dragon, what's its symbolism ? It's the wave we can have inside us, and that awakens, that awakens us. Some stuff in the stomach, in the tripes. Some sensual stuff. A sexual dimension.

Mon Dragon talks about sex, its diversity, its plurality, its beauty, about pleasure, but also about our quest of its assumed simplicity, its trust, its freedom that we so often make sordid, an object of domination, of power, of whorophobia, of heteronormativity...

the body stands/ ready once again to be hit / anatomy of a battlefield / secular genital war / here's my body / its fault lines

Punk has set the body aside, yet what's personal is political. Are there taboos in punk ? There's the fear of pronouncing words, but not of denouncing their signification, by endorsing unsafe,

violent, oppressive behaviours.
just a lost bullet, let the ball go on / with the pigs we saw them howl to the feminazi / the show's a lie.

Let's protect our spaces. There's the shape and there's the hole. The Dragon's the animal, the pulsion that comes from the vibration.

listen to the sound of the sistrum / watch the blood spurt / hit by labrys / hit by uzi / naughty valkyrie / among the wolves / the karasu / always standing

The Dragon, it's a whole reflexion, a wind of deconstruction. It speaks of slavery, of abortion, of colonisation, of sex work, of education, of prison... It's legitimated by words of flowers (song). Its raw words are our mirror. Our reflection. An abyss. You can drown in it. Mon Dragon could have been called Mon Démon.

if nature belongs to Satan/ then science is Lucifer/ their unique god/ scarecrow/ in the name of which the witches burn.

The Dragon, it's also that thing of teenagers in hoodies, the ones who flee summer camp, the ones who shun, the bad annoying (lost) kids, it's a childish thing, like the toy we break to get revenge on the fact that we, ourselves, are toys. The final statement is so sad, should we cry or should we dance ? No, let's cry and dance on disco-punk ! To listen to nothing, to never obey, to defy everything. We hate society and the show, yet we are the show... we are our own show.

the show's a lie / the street belongs to the annuitants

Mon Dragon, or the chaos of the senses.



A DIY EXPERIENCE

INTERVIEW WITH...

ZOHAIR (ZWM)

Punk rock / Rabat



Peu de musiciens peuvent se targuer d'avoir tout quitté pour le punk rock. Chanteur et fondateur du groupe marocain ZWM (Zlak Wlla Moute pour « Glisse ou crève »), Zohair et sa bande ont quitté Rabat pour Toulouse il y a maintenant 11 ans. Des certitudes, il n'en avait aucune. Malgré les galères, il ne regrette rien. Portrait d'un anticonformiste fidèle à lui-même : jamais là où on ne l'attend. | Par Polka.B | Propos recueillis par Polka.B

Quand on lui demande ce que ça lui fait d'être un des précurseurs du punk en langue marocaine, il se contente de hausser les épaules.

Comme si tout cela ne le concernait pas directement. Comme toujours chez Zohair, rien n'est calculé. Syndrome d'un punk pur et dur ne fonctionnant qu'à l'instinct : « je ne m'en rendais pas du tout compte. Je faisais mon truc, sans me poser de questions. Pour tout te dire, j'en ai pris conscience il y a moins de deux ans en regardant le documentaire *Chaos in Morocco* ». Réalisé par la documentariste Clotilde Mignon, le film revient sur les origines du punk au Maroc, du début des années 2000 à nos jours. « Les gens interviewés disaient que ZWM était « le premier » groupe de punk. Si ils le disent... peut-être que c'est vrai (Rires) ». Du Zohair tout craché. D'ailleurs, quand on lui demande ce qui l'a motivé à ses débuts, l'évocation du punk rock ne lui effleure pas les lèvres.

Ce sont d'abord les vagues des plages marocaines qui l'ont incité à prendre le large. Sémanciper. Sortir des carcans de la tradition. Se sentir vivant. « J'étais attiré par la glisse en général. Le surf, le skateboard... ce sont les origines de ZWM. À la base, nous sommes des amateurs de sports extrêmes. On skatait toute la journée... C'est vraiment ce qui nous liait ». Bien avant l'ère des connexions internet, sa première rencontre avec la musique se fait par l'intermédiaire d'un magnétoscope. En contact avec des amis marocains expatriés en Espagne et aux États-Unis, son grand frère ramène régulièrement à la maison des cassettes VHS de surf. Comme toujours, sa rétine s'accroche au vagues...

« Pour moi, les surfeurs sont les seuls mecs qui vivent concrètement. Quand tu les vois prendre la vague, tu te dis qu'il caressent la vie. Derrière les images, il y avait une bande sonore. Et c'était du punk. Mais des trucs « infra-underground », pas du tout connus ! Mine de rien, mon oreille s'est habituée à ces sons. Quelques années plus tard, on s'est retrouvés avec mes potes. On s'est dit qu'on allait faire un projet « Ride or Die ». J'étais ok, mais je voulais le faire « à la marocaine ». J'avais déjà joué dans un petit groupe par le passé, mais les autres n'avaient aucune notion de musique. On est vraiment partis de zéro. Ils ne savaient même pas faire un accord ! Ça a commencé comme ça... Qui ne tente rien n'a rien. Ils ont bossé et ça l'a fait. Le premier truc qu'on a joué c'était « Time Bomb », une reprise de Rancid en langue marocaine. Punaise !! Mais qu'est ce que ça collait ! Pas tout de suite bien sûr... car la source de la prononciation du mot n'a rien à voir. Le boulot, c'était de bien tailler les paroles pour qu'elles collent à la mélodie. Mine de rien, il y a du travail derrière ! »

لفوضى - زلق ولا موت

Les ZWM sont lancés. Sans local de répétition, sans amplis et sans instruments dignes de ce nom, c'est le festival Casablancais L'Boulevard qui va leur donner l'occasion de s'illustrer en 2006.



Only a few musicians can brag about having left everything behind for punkrock. Zohair, singer and founder of Moroccan band ZWM (Zlak Wlla Moute — meaning « Slide or Die ») and his fellow musicians left Rabat for Toulouse, 11 years ago. There was no certainty in anything. But despite the struggle, he doesn't regret anything. Here's the portrait of an anti-conformist, always true to himself : never being where one expects to find him. | By Polka.B - trad. Julie B.

When asked about what it means for him to be one of the precursors of punk in Moroccan language, he merely shrugs. As if all of this didn't involve him directly. For Zohair, as always, nothing's pre-calculated. As a pure punk, only functioning through instinct, he tells us : « I wasn't even realising that. I was just doing my thing, not wondering about much. To be honest, I only realised it less than two years ago, while watching the Chaos in Morocco documentary ! ». This film, directed by documentarian Clotilde Mignon, retraces the origins of punk culture in Morocco, from the 2000s to the present. « The interviewed people said that ZWM was the « first » punk band. If

they say so...it might be true (Laughs) ». That is so Zohair. Indeed, when asked about what motivated him when he started, he doesn't even mention punk. The Moroccan beaches were the first thing that motivated his desire to go away. To emancipate. To get out of tradition's strangleholds. To feel alive. « I was attracted to sliding sports in general. Surfing, skateboarding... these are the origins of ZWM. Originally, we are amateurs of extreme sports. We used to skate all day long...It really was a link between us ». Way before the Internet era, his first encounters with music were done through a VCR. His older brother, having Moroccan friends in Spain and in the USA, regularly brought him VHS cassettes about surfing. As always, his eyes tripped on the waves...

« To me, surfers are the only guys who live concretely. When you see them surfing the wave, it's as if they were caressing life. On the background of the images, there was a soundtrack. It was punk music. But it was « infra-underground » stuff, not famous at all ! But my ear got used to these sounds. A few years later, my friends and I found each other again. We decided to do a project called « Ride or Die ». I was ok with it, but I wanted to do it the « moroccan way ». I'd already played in a little band before, but the others had no sense of music. We really started from the bottom. They couldn't even do the guitar chords ! That's how it all started... He who tries nothing gets nothing. So they worked hard and they made it. The first thing we played was « Time Bomb », a Rancid cover in moroccan. Damn !! How it fitted ! Not at first, of course...because the source of pronunciation of the word is really different. The hard work was really cut the lyrics so that they would fit the melody. It really was a lot of work ! »

The ZWM are on. With no place to practice in, no amp, and no actual instruments, they got a chance to get real with the Casablanca festival L'Boulevard in 2006.



LE TREMPLIN DU L'BOULEVARD

Depuis le début des années 2000, l'événement fait figure de réunion majeure pour tous les amateurs de musique alternative au Maghreb (hip-hop, fusion et rock en général). Totalement gratuit, et accueillant plusieurs milliers de personnes, le festival convoque autant les grandes têtes d'affiches internationales (de Method Man à Gojira) que les jeunes projets locaux en train d'éclorer. Plutôt adepte de metal, le public local est stupéfait de découvrir des punks de Rabat programmés sur la scène tremplin. Leur surprise ne fait que grandir lorsque les ZWM montent sur scène, lookés comme jamais. Zohair porte fièrement une gigantesque crête rouge, et de grandes chaussettes rayées de noir et de blanc, muni de ses fidèles sandalettes transparentes.

« *Derrière tout ça, il y avait un message. C'était vrai au Maroc, mais cela aurait pu être le cas partout ailleurs. Dans nos sociétés, les artistes sont marginalisés. Dans n'importe quel travail, l'employeur ne m'aurait jamais accepté tel quel. Il aurait fallu se raser la tête et mettre de vraies chaussures. Le système attend quelque chose de toi. Quoi qu'on en dise, il est impossible de s'habiller comme on veut. D'être différent* »

Le temps d'emprunter sur le fil des instruments à des musiciens programmés le même jour, les ZWM se branchent sur les amplis, impressionnés par l'espace scénique et la taille des enceintes. Habituelle aux paroles en anglais, la foule entend les premiers couplets chantés dans sa propre langue.

Cette scène m'a marqué. C'est la première fois que j'ai vu qu'il pouvait y avoir une interaction avec les gens. Pour nous, c'était déjà largement suffisant. On voulait juste monter sur scène et jouer, rien de plus. Après, on est partis faire la fête tous ensemble. En rentrant le dimanche soir, on est repartis au festival

16

pour voir le dernier groupe. C'était le moment de la remise des prix. Le gagnant du tremplin des jeunes musiciens pour la catégorie rock-métal.... c'était nous ! J'ai couru, et je me suis jeté sur le public pour accéder à la scène. Je nageais sur les gens ! C'était un moment incroyable, jamais je ne l'oublierai.

Motivé par l'expérience, le groupe n'a désormais qu'une seule obsession : enregistrer ses morceaux. Une démarche particulièrement compliquée dans un pays privé d'infrastructures. Tant bien que mal, les ZWM parviennent à dénicher un studio de fortune. Déçus par la qualité du rendu des morceaux, ils décident de les jeter aux oubliettes. L'espoir de sortir un album renaît en 2009. Basé à Toulouse, un jeune manager est intéressé par le groupe. Il veut les faire jouer en France et leur promet l'enregistrement d'un album.

THE L'BOULEVARD STEPPING STONE

Ever since the early 2000s, this event presents itself as a major reunion for all the alternative music amateurs in Maghreb (hip-hop, fusion, and rock in general). Completely free, and willing to welcome thousands of people, this festival hosts international famous musicians (Mos Def, Gojira...), as well as young local bands just starting to bloom. The local audience, generally more into metal, is surprised to discover the punks from Rabat on the stage. Their amazement grows even more when the ZWM arrive on stage, styled as ever. Zohair proudly wears a gigantic red spike, and long striped black and white socks, with his renowned transparent sandals.

« There was a message behind all this. It was true in Morocco, but could have been anywhere else. In our societies, artists are marginalised. In any other workplace, a boss would never have accepted me as I am. I would've had to shave my head, and put on actual shoes. The system wants something from you. Whatever you say, it remains impossible to dress the way you want to dress. To be different. **»**

Borrowing equipment to other musicians from the festival, the ZMW guys plug on the amps, impressed by the scenic space and the size of speakers. The crowd, being used to hearing English lyrics, now hears the first verses in its own language.



« This scene marked me. It's the first time I ever realised there could be an interaction with people. To us, it was highly sufficient. All we wanted was to get on stage and sing, nothing more. After that, we all went out to party. Sunday evening, we went back to the festival to see the last band. It was time for the awards. And the winners of the category : rising young musicians in rock/metal... were us ! I ran, hurling myself over the crowd, to get to the stage. I was swimming on people ! It was an incredible moment, I'll never forget it. **»**

Motivated by experience, the band now has only one obsession : to record some songs. And this is a particularly difficult to do, in a country that doesn't really have infrastructures. With some struggling, the ZWM managed to find a makeshift studio. But they decided to throw away all the recordings, as they were disappointed by their poor quality. But the hope of releasing an album came back in 2009. In Toulouse, a young manager seems to be interested in the band. He wants to have them playing in France, and promises to help them record an album.

Cellule de crise pour le groupe. L'excitation est à son comble. L'opportunité est inattendue, d'autant qu'elle ne se présentera certainement qu'une fois. Mais les cinq musiciens sont-ils vraiment prêts à tout quitter pour vivre leur rêve ?

« Assumer une « remise à zéro », ce n'est pas rien. Nous allions devoir quitter tout ce que nous avions au Maroc. Certains étaient en pleine formation... ils étaient prêts à recevoir leur diplôme ! Moi, j'étais dans une société de génie civil. Notre ancien guitariste a pris la décision de rester au Maroc... mais on s'est quand même lancés en 2011. Une fois arrivés en France, on s'est confrontés aux problèmes. Le premier, c'était d'avoir un toit. Ça s'est aggravé avec le temps...»

A Toulouse, les ZWM enregistrent enfin leurs morceaux et donnent leurs premiers concerts. En parallèle, ils se confrontent aux premières difficultés administratives. Les demandes de visa sont complexes, et les titres de séjour obéissent à des conditions drastiques. En tant qu'artistes étrangers présents sur le territoire à titre « provisoire », difficile (voire impossible) de trouver du travail. Entre temps, le label du manager toulousain s'endette et met la clef sous la porte. C'est le début d'une longue traversée du désert pour les cinq membres du groupe.

« Entre 2012 et 2015, c'était la galère. Notre ancien batteur nous a quitté car c'était trop dur. Notre ancien bassiste a déprimé, il n'en pouvait plus non plus. On s'est rapidement retrouvés à trois : Zach, Amine et moi. En ce qui me concerne, je me foutais des conséquences. Peu importe ce qui pouvait arriver, il fallait que je fasse mon truc. J'ai l'habitude d'être en galère. Ça m'a rendu plus fort. Notre carte de séjour nous disait : « je m'en fous de vous, débrouillez-vous ! ». Concrètement : tu ne peux pas travailler. Donc, tu ne peux pas manger, ou dormir au chaud. Et pas de loisirs, évidemment. On a pas mal squatté pour dormir. On se demandait si on n'allait pas devoir se mettre à voler pour manger tous les jours. Quand on était encore tous les cinq, ça allait. Mais après, c'était la chute. Il fallait trouver une alternative pour survivre dans la jungle ! (Rires) Du coup, on a fait connaissance avec des collectifs et des associations. Je ne parle pas de musique, mais de personnes qui ont une expérience dans la galère. On a ouvert des endroits et on a fait de la récup'... ça nous a construit. On connaît la vie pour de vrai. Comment t'en sortir quand tu n'as rien ? C'était ça. On est montés de grade en grade avec des associations de réfugiés et on s'est mis à bosser avec elles. Quelque part, la galère nous a rendu plus humains »

Aux prises avec la survie, Zohair, Zach et Amine ne se perdent pas de vue pour autant. Plus de batteur, plus de bassiste... mais le cœur de ZWM bat toujours.



DEPARTURE TO FRANCE

It's a crisis situation for the band. Excitement is at its peak. This opportunity was unexpected, and probably will only happen once. But are all of the members of the band ready to leave it all behind and go live their dream ?

« Undertaking this « reset » is no easy thing to do. We were going to have to leave everything we had in Morocco. Some of us were following a training course...and ready to graduate ! Personally, I was working in a civil engineering company. Our former guitarist decided to stay in Morocco... but we took off anyway, in 2011. Once in France, we were confronted to problems. First : finding a roof. And it got worse with time... »

In Toulouse, the ZWM finally record some tunes and play their first concerts. But simultaneously, they face administration problems. Visa requests are complicated, and the procurement of a residence permit obeys to drastic conditions. Being foreign artists, supposedly « temporarily » on the territory, it is very difficult (or even impossible) to find work. Meanwhile, the manager's label in Toulouse gets overwhelmed by debts and is compelled to close. There starts a long barren spell for the five members of the band.

about people who have experience in struggling. We opened up places, fetched food left behind in markets, supermarkets... we build ourselves. We know life for what it really is. How do you make it when you've got nothing ? That's what it was about. We climbed and climbed ranks with associations for refugees, and we started working with them. Somehow, struggling made us more human. »

« Between 2012 and 2015, we struggled. The former drummer left us because it was too tough. Our former bassist was depressed, he couldn't handle it either. So we rapidly found ourselves being only three : Zak, Amine and I. To me, consequences did not matter. Whatever happened, I knew I had to do my thing. I'm used to struggling. It made me stronger. Our residence permit said « I don't care, you're on your own now! ». Concretely, we couldn't work. Therefore we couldn't eat, or have a warm place to sleep in. We started to wonder if maybe we wouldn't have to steal everyday to be able to feed ourselves. Back when there was 5 of us, it was okay. But now, it was a free falling. We had to find alternative to survive in the jungle ! (Laughs). So we met with collectives and associations. I'm not talking about music, I'm talking about

Even struggling to survive, Zohair, Zak and Amine don't lose contact with each other. No more drummer, no more bassist...But ZWM's heart is still beating.





LE SECOND SOUFFLE DE ZWM

En 2015, la situation commence à se débloquer. Les trois amis trouvent des petits boulot et commencent à se revoir. Mais comment réanimer un groupe amputé de deux membres ? Sans se démonter, le trio improvise, comme toujours.

« Il n'y avait pas 50 solutions. Zach est passé à la batterie. Il était à 1000 % prêt ! Amine a lâché la guitare, pour passer à la basse. Il n'en avait jamais joué avant ! Moi jusqu'ici, j'étais juste au chant, alors j'ai pris la guitare. On a réuni le peu d'argent qu'on avait pour récupérer un peu de matos, et c'était reparti ! Entre 2016 et 2017, on a bossé à fond nos instruments. Chacun devait maîtriser son poste. Au bout d'un an, il était temps de confirmer notre coup d'état (Rires). Pour voir notre niveau en live, on a organisé notre propre concert à la Cave à Rock. Dès ce premier essai, ça l'a fait ! Ici, personne ne comprend nos paroles. Par contre, le public réagit émotionnellement. C'est leur âme qui parle et c'est génial. »

Désormais prêt à remonter sur scène en trio, le groupe réalise son tout premier clip « L'Fawda « Le Chaos » en 2018. Particulièrement rageur au micro, Zohair crache toute sa détermination à la face d'une destinée qui ne l'aura pas épargné, lui et son groupe.

« Personnellement, je suis toujours en situation de galère, mais, j'ai appris à persister dans ma prise de risque. C'est comme si on me l'avait toujours interdit, mais que j'y allais quand même. Je continue ! Et ça marche. »

En 2020, les ZWM tiennent toujours debout... Allez les voir en concert !



SECOND WIND FOR ZWM

In 2015, the situation starts to settle. The three friends find small jobs, and start seeing each other again. But how to restart a band when two members have left ? Without losing face, their improvise, as they always do.

« We didn't have 50 solutions. Zak switched to the drums. He was 1000% ready ! Amine dropped the guitar for the bass. He'd never played it before ! Until then, I was only singing, so I took the guitar as well. We gathered a bit of money to get some material, and here we went again ! Between 2016 and 2017, we worked hard on our instruments. Each of us needed to know what he was doing. One year passed, and it was time for us to confirm our coup. (Laughs) To see how we performed live, we decided to organise our own concert at La Cave à Rock. First try, and it worked out good ! Here, no one understand our lyrics. But the audience reacts emotionally. It's their soul talking, and it's wonderful. »

Now ready to get back on stage, the three group members shoot their first videoclip « L'Fawda » (« Chaos »), in 2018. Raging on the microphone, Zohair spits his determination on a destiny that left him his friends no rest. « I personally still am struggling, but I learned to persist in risk taking. It's as if it had always been forbidden, but I did it anyway. I carry on ! And it works ».

In 2020, ZWM is still standing... Go to their concerts !





Beaucoup connaissent d'abord Jokoko pour ses performances dessinées en live avec Guerilla Poubelle ! Véritable fanatique de skate-punk depuis son enfance, l'illustrateur Montreuillois a été bercé au son de NOFX et de Pennywise. Cette culture graphique est omniprésente dans son trait, qu'il s'agisse de poster de concerts, de pochettes d'albums ou d'illustration pour son fanzine Kronik. Alors, mettez-vous un petit Punk in Drublic en fond sonore pour vous mettre dans l'ambiance !

Comment as-tu commencé à dessiner ?

Je dessine depuis toujours. Dans les années 2000, j'ai été amené à dessiner pour faire des flyers de concert. D'abord pour le groupe Les Betteraves, et plus largement pour la scène punk parisienne. De fil en aiguille j'ai commencé à en faire plein. À côté de ça, je suis très branché illustration et BD. Ça m'a donné envie de faire des fanzines, des posters, des pochettes d'album... Pour des groupes punk et ska-punk, principalement.

Comment es-tu passé de spectateur à acteur de cette scène ?

À force de traîner dans les concerts. Ça s'est fait naturellement au fil des rencontres. Je proposais mes services directement, gratos. À la fin des Betteraves, j'ai carrément intégré le groupe. Je faisais des peintures sur scène, des pochettes et quelques illustrations pour leur site web. Vers 2003, j'ai prolongé l'expérience avec Guerilla Poubelle. J'ai tourné avec eux jusqu'en 2008. On a fait gavé de concerts... Je sautais partout, c'était cool ! J'ai participé aux deux premiers albums pour les backs et quelques chœurs. Bien sûr, je montais aussi sur scène avec mon

paperboard.

Te sentais-tu comme un musicien au sein du groupe ?

Je l'ai fait sans me poser de questions. C'était assez magique car les gens appréciaient ce qu'on faisait tous ensemble. On a partagé beaucoup de super moments. Sur scène, j'aime quand il y en a pour tous les sens. Le visuel c'est important. C'est un peu comme quand j'organise une expo. Je m'arrange toujours pour qu'il y ait de la musique. Plus il y en a de propositions artistiques en même temps, mieux c'est !

Sur scène, changeais-tu ta façon de dessiner ?

Clairement, ça se ressent dans le trait. C'est de l'énergie ! Des croquis, jeté dans le speed. Un truc très punk. J'accordais mes dessins à la musique en arrachant les feuilles au fur et à mesure. Une quinzaine de dessins par set je pense. À la fin, on les donnait au public pour qu'ils aient un souvenir.

Comment définiras-tu ton style ?

Je me suis inspiré d'imageries qui m'ont marqué, comme les pochettes de NOFX. C'est important de trouver sa patte. Ça vient avec le temps. Je suis un peu touche-à-tout. Au delà du style, je pratique plusieurs techniques. Aquarelle, peinture, dessin au feutre, pochoirs... ça peut partir dans plusieurs directions.

Quels sont les auteurs qui t'ont inspiré ?

Des dessinateurs comme Larcenet. De manière générale, j'aime les traits enfantins et naïfs. Fluide Glacial, évidemment. L'humour noir un peu trash. Les BD sans bulles j'aime beaucoup. Je lis beaucoup de trucs. Récemment j'ai exposé Dav Guedin, un super illustrateur.

Je vous conseille de lire Breizhskin !

Quels sont tes projets actuels ?

Je suis graphiste freelance et je bosse à « Fatalitas ! Tatoo » à Montreuil. Je m'occupe de l'accueil, des rendez-vous, et d'une librairie rattachée au salon de tatouage. Ça me donne l'occasion d'organiser des expos et des séances de dédicace. À côté de ça je dessine bien sûr ! Je m'occupe d'une asso de BD alternative qui s'appelle Kronik. À chaque nouvelle sortie, on organise une soirée de lancement dans un bar à Paris. J'aime beaucoup le côté scénaristique de la BD. J'ai toujours eu envie de faire ça.

La scène punk rock française est-elle toujours aussi active selon toi ?

Bien sûr, elle perdure, encore et toujours. Elle se renouvelle même. Le plus important, c'est de créer quelque chose à plusieurs. Avec Guerilla Poubelle, on l'a toujours dit : n'importe qui peut faire un groupe. On se réunit, et on joue. C'est exactement comme créer une asso. C'est le DIY.

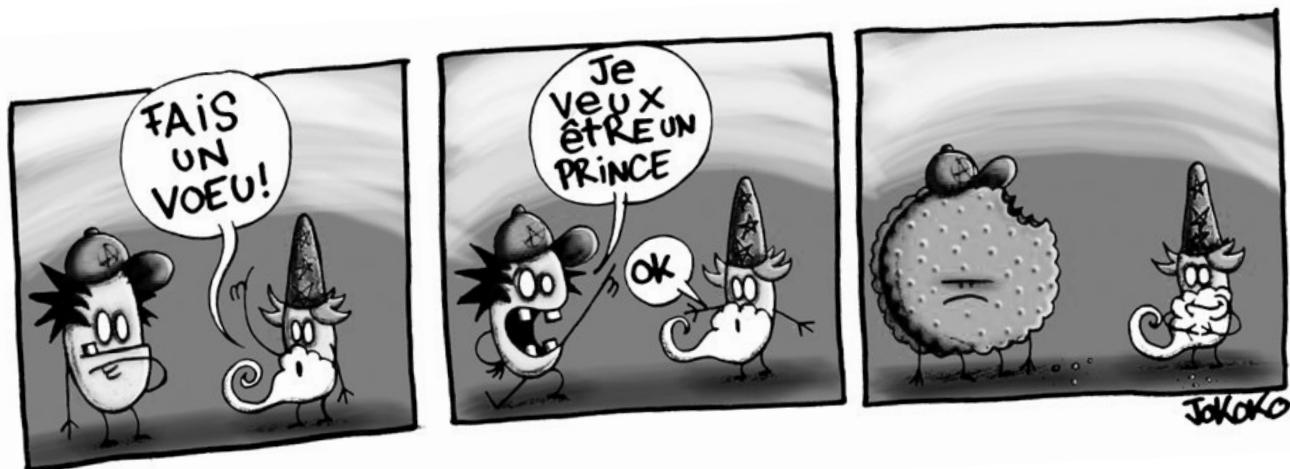
Quels sont les groupes que tu écoutes en ce moment ?

En groupes français : Maladroit, MSS Frnce, Johnny Mafia, Breakout Youth Avoiders, Love Computer, Not Scientist, Diego Pallavas, The Mercenaries, Union Jack, Poesie Zéro, Ultra Vomit.... Et pour les groupes étrangers : PUP, The Interrupters Queens of Everything, Pints, Insanity Alert, Iron Reagan, Municipal Waste, Terror, Horse the band, Bishops Green, Siberian Meat Grinder, Moscow Death Brigade, Every Time I Die, Comeback Kid, Cancer Bats, The Bronx, Joyce Manor, Against Me, Agains All Authority, Leftover Crack, Operation Ivy...

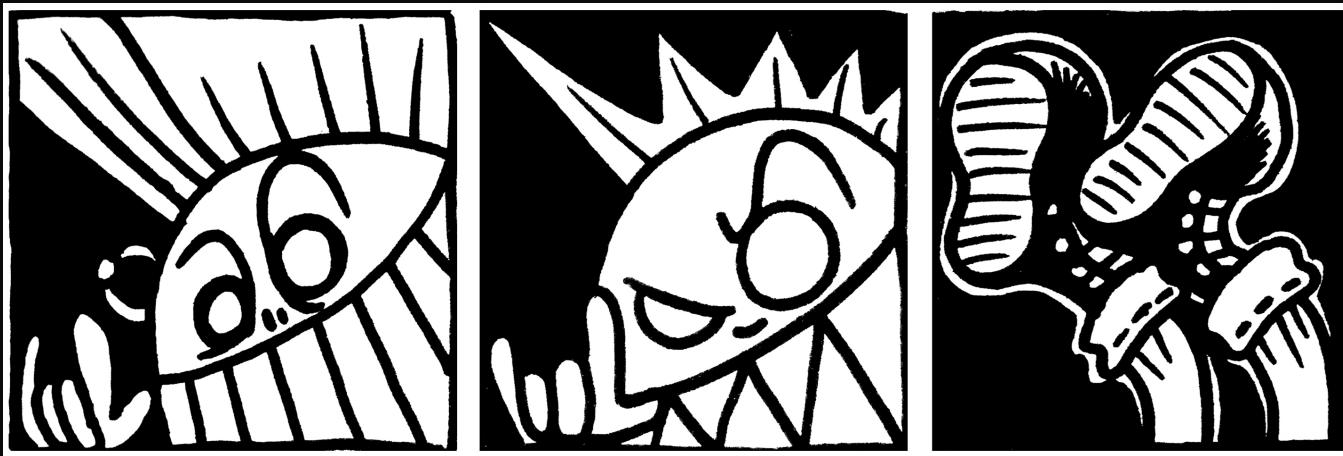




JOKOKO '15



JOKOKO



A few of you might already know Jokoko for his live drawing performances with Guerilla Poubelle. As a real skate-punk addict since he was a kid, the Montreuil-based illustrator has been rocked by NOFX and Pennywise's music. This influence can be felt throughout all of his work, from gig posters, album covers to drawings for his fanzine, Kronik. Let's play a little bit of Punk in Drublic to get in the mood for this interview! | By Polka B. / Trad : Chris P.

How did you start drawing ?

I've always been drawing. In the 2000s, I had to draw in order to make concert flyers. Initially for the band Les Betteraves, and more generally for the Parisian punk scene. One thing led to another, and I began doing that a lot. Apart from that, I am also into illustrations and comics. It made me want to make fanzines, posters, album covers... for punk and ska-punk, mainly.

How did you pass from being a spectator to being an actor of this scene?

The concerts, as usual. This comes naturally through making contacts. I directly offered my services, for free. At the end of Les Betteraves, I was integrated into the group. I was doing stage paintings, artwork and some illustrations for their website. Around 2003, I enriched my experience with Guerilla Poubelle. I followed them around until 2008. We made together a lot of concerts... I was jumping from one concert to another, it was cool! I participated in the first two albums for the backs and some vocals. And of course I was going on stage with my paperboard.

Did you feel like a musician in the band?

I did it without asking any questions. It was quite magical because people appreciated what we were doing together. We shared a lot of great moments. On stage, I love it when all the senses are stimulated. The visual is important. It's a bit like organizing an exhibition. The music must be present. More artistic proposals at the same time you have, better it is!

On stage, did you change the way you draw?

Clearly, I feel it through my line. It's energy! Sketches, hastily drawn. A very 'punk' thing. I was according my drawings with the music by tearing the leaves little by little. Something like fifteen drawings for a set I think. At the end, we were giving them to the public so they would remember.

How would you define your style?

I was inspired by images that marked me, like the NOFX covers. It's important to find your hand. It comes with time. I am a little jack of all trades. Beyond the style, I practice several techniques. Watercolor, painting, drawing with felt, stencils ... I can go in many kinds of directions.

Who are the authors who inspired you?

Illustrators like Larcenet. In general, I like childish and naive traits. Fluide Glacial, obviously. A little trashy black humor. I like a lot comics without conversation bubbles. I read a lot of things. Recently I exhibited Dav Guedin, a great illustrator. I advise you to read Breizhskin!

What are your current projects?

I'm a freelance graphic designer and I work at "Fatalitas! Tatoo" in Montreuil. I am responsible of the reception and I take care of the appointments and a bookstore associated to the tattoo parlor. It gives me the opportunity to organize exhibitions and book signings. And I draw of course! I'm involved in an alternative comic book association called Kronik. At every new release, we organize a party in Paris. I really like the storyline side of comics. I always wanted to do that.

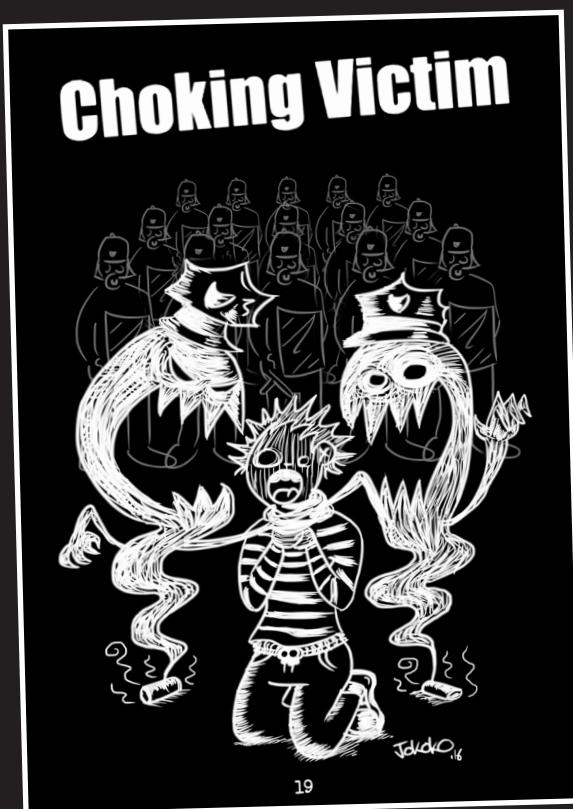
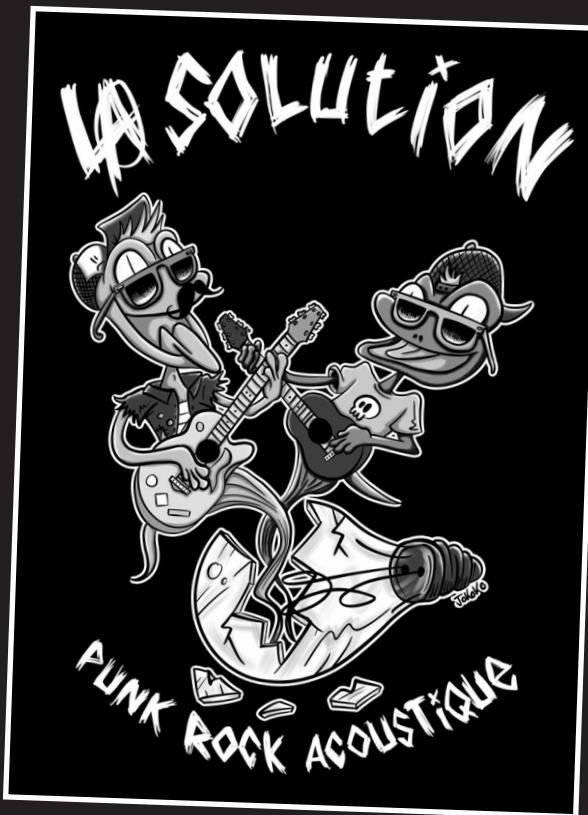
In your opinion, is the French punk rock scene still active?

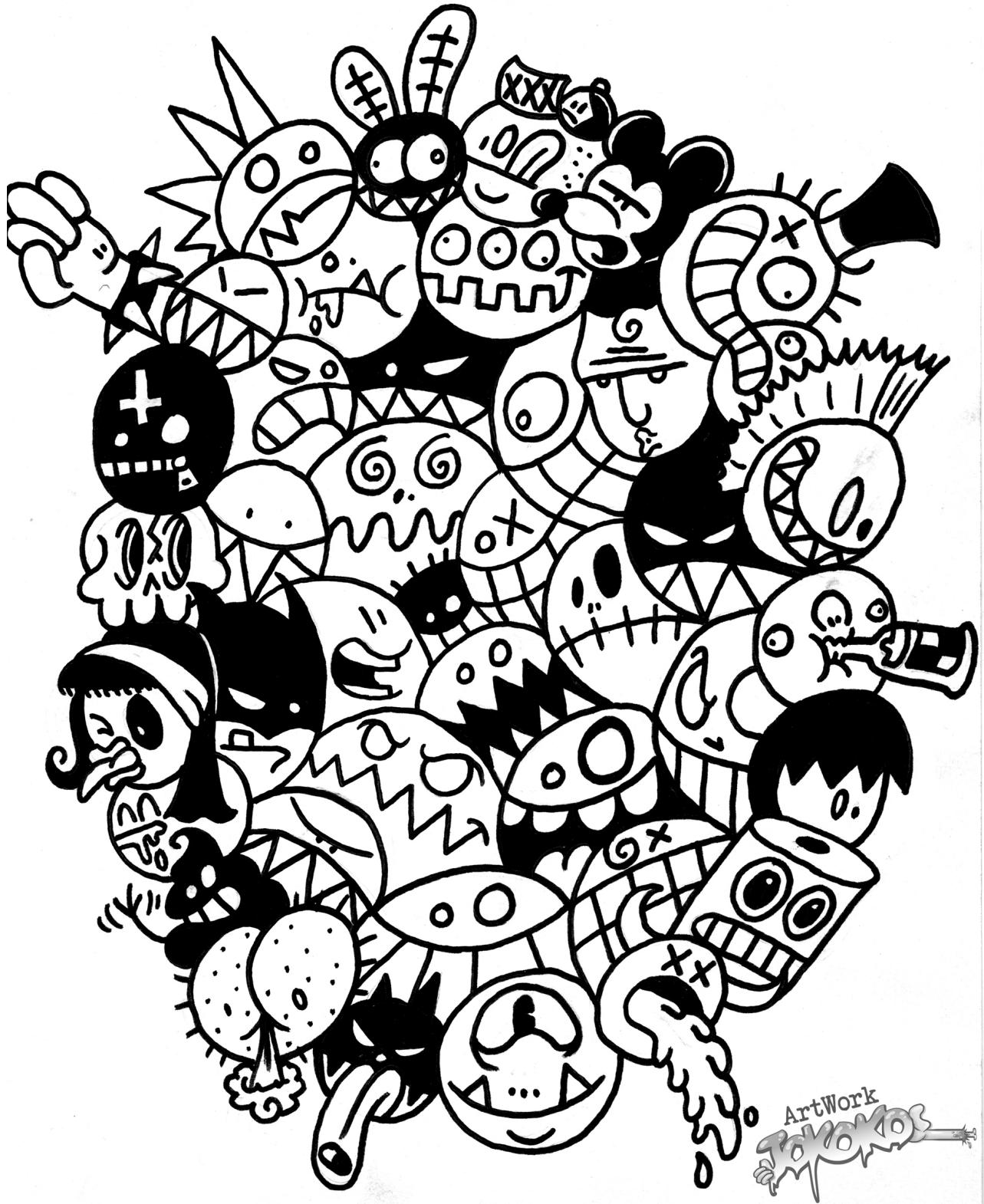
Of course, it endures, forever and ever. It is even renewed. The most important thing is to create something with other people. With Guerilla Poubelle, we've always been saying: anyone can make a group. We just meet and we play. It's exactly like creating an association. It's the DIY.

Which groups are you listening to right now?

Regarding french groups: Maladroit, MSS Frnce, Johnny Mafia, Breakout, Youth Avoiders, Love Computer, Not Scientist, Diego Pallavas, The Mercenaries, Union Jack, Zero Poetry, Ultra Vomit And for foreign groups: PUP, The Interrupters, Queens of Everything, Pints, Insanity Alert, Iron Reagan, Municipal Waste, Terror, Bishops Green, Siberian Meat Grinder, Moscow Death Brigade, Every Time I Die, Cancer Bats, Comeback Kid, The Bronx, Joyce Manor, Against Me, Agains All Authority, Leftover Crack, Operation Ivy ...

FULL INTERVIEW
ON KARTON-ZINE.COM





TRAVEL DIARY.



ON THE ROAD WITH... UNION JACK

Ska Punk / FR (Paris)

IN CANADA

Comptant parmi les champions de la longévité au sein de la scène ska-punk parisienne, le trio Union Jack n'a jamais lâché l'affaire. Et ça fait 22 ans que ça dure ! Bars, squats, petites salles, festivals en France et à l'international... et plusieurs périples au Canada ! Au moment de la sortie de son 8e album (*Violence*), on a demandé au groupe un petit retour d'expérience sur ses tournées. | Propos recueillis par Polka B.

Combien de tournées avez-vous fait au Canada ?

Comment avez-vous eu l'opportunité de vous y rendre pour la première fois ?

Ben : Nous avons tourné là-bas 2010, 2013 et 2017. Nos potes de Guerilla Poubelle l'avaient déjà fait. Ils nous ont mis en contact avec le groupe québécois The Hunters, et nous avons monté la tournée pour faire les dates avec eux.

Antoine : On savait qu'on allait devoir mettre de notre poche pour les billets d'avion. Le but, c'était d'être à l'équilibre pour ne pas perdre d'argent. Le groupe sur place avait son van et son backline, ça aide ! Au final on ne s'en est pas trop mal sortis.

Qu'est-ce qui vous a marqué à votre arrivée ?

Thomas : La douane !

A : À l'époque c'était un peu chaud, car tu étais censé avoir un permis de travail pour pouvoir jouer. Il fallait rentrer en catimini, comme un touriste, sans aucun signe distinctif.

T : Ils allaient vraiment loin. Ils te cuisinaient un par un dans des petites pièces pour savoir ce que tu venais foutre au Canada. Il y avait même des questions pièges ! Le truc, c'était d'avoir une histoire prête et crédible. Une adresse à communiquer sur place, avec des personnes qui t'hébergent. Des gens qui existent vraiment de préférence !

A : Ce n'était pas que de la parano. Sur leur deuxième tournée, Guerilla Poubelle s'était fait choper. Ils se sont fait renvoyer en France, direct ! Ça ne rigolait pas à l'époque. Il suffisait qu'un seul membre du groupe se fasse gauler pour que tout le monde reparte. Certains groupes en venaient même à prendre l'avion dans des vols différents. Heureusement, tout cela a changé récemment... Il faut juste prouver que tu ne gagnes pas trop d'argent. Ils font la différence entre ceux qui se font un salaire, et les indépendants comme nous. En gros c'est ça.

28

Comment la scène DIY canadienne conçoit-elle l'accueil des groupes ?

Est-ce différent par rapport à la France ?

B : Ça dépend si tu es dans la zone francophone ou dans l'Ontario. On était plutôt dans la partie anglophone lors de la première tournée ...et on a bien galéré ! On a presque dormi dans le camion tout le voyage. L'hébergement, ce n'est pas leur truc. À la fin du concert ils te disent ciao ! D'ailleurs les groupes américains hallucinent sur le niveau d'accueil quand ils viennent en Europe.

T : C'est assez étonnant. Le pire, c'est que les mecs veulent te mettre bien et qu'ils sont hypers cool. Ils ne réfléchissent pas comme les européens, c'est une autre culture.

A : Mais c'est important de le savoir car les distances sont énormes. C'est pas Tours-Paris ! T'imagines un soir, perdu à 2000 bornes ?

«Allez à plus les gars ! » (Rires)



As one of the longest-living group in the Paris ska-punk scene, the trio Union Jack has never given up. And it's been 22 years! Bars, squats, small stages, festivals in France and abroad ... and many trips to Canada! At the time of the release of its 8th album (*Violence*), we asked the group for a little feedback on its tours. | *Trad: Chris P.*

**How many tours have you done in Canada?
How did you get the opportunity to go there
for the first time?**

Ben: We've been on tours there in 2010, 2013 and 2017. Our friends from Guerilla Poubelle had already done that. They helped us get in contact with the Quebec band The Hunters, and we went on tour with them.

Antoine: We knew that we would have to put our hands deep in our pockets for the plane tickets. The goal was to balance our budget, not to lose any money. The band there had its own van and its backline, and that helped! In the end we did not lose that much..

Whats marked you when you arrived?

Thomas: The customs!

A: At that time, it was a bit intense, because you were supposed to have a work permit to be able to play. We had to enter in secrecy, like tourists, without any distinctive sign.

T: They went too far. They would pile you up, one by one in small rooms to find out what you were doing in Canada. There were even trick questions! The thing was to have a believable, pre-made story. And an address to communicate on site, of the people who would host you. People who really exist, of course !

A: That was not just paranoid. On their second

tour, Guerilla Poubelle were caught. They were sent back to France, directly! It was not fun back then. It was enough for only one member of the group to get busted, for everyone to leave. Some groups even flew on different flights. Fortunately, all this has changed recently ... You just have to prove that you do not earn too much money. They differentiate between those who make a salary, and the self-employed like us. Basically that's it.

How does the Canadian DIY scene conceive the reception of groups? Is it different compared to France?

B: It depends if you are in the french-speaking zone or in Ontario. We were rather in the English-speaking part during the first tour ... and we had a hard time! We slept in the truck almost during the whole trip. Hosting is not their thing. At the end of the concert they juste tell you "ciao"! Moreover, the American bands are impressed on the level of hospitality when they come in Europe.

T: That's pretty amazing. The worst thing is that the guys want you to be well and they are very cool. They do not think like Europeans, it's another culture.

A: But it's important to know that, because the distances are huge. It's not Tours-Paris! Can you imagine one night, to be lost at 2,000 terminals? "See you later guys!" (Laughters)

And the cold ?



Et le froid ?

B : Stratégiquement, on y allait en septembre et en mai. C'est mieux ! (Rires)

T : Pour en revenir au DIY, les codes sont assez semblables. Surtout au Québec. Beaucoup de groupes indépendants sont déjà venus jouer en Europe. Ils ont tendance à s'aligner sur ce qu'ils ont vécu lors de leurs tournées.

Dans quel état d'esprit étiez-vous ?

Est-il possible de s'aménager un peu de temps pour visiter malgré les distances ?

B : Une année on avait fait les chutes du Niagara... Mais c'est vrai que c'est un peu la course. Tu as plus tendance à te retrouver dans les grandes villes. Là où on a le plus traîné, c'est à Montréal et Toronto.

T : On a un peu un sentiment de frustration quand on se rend là-bas. Il y a des paysages démentiels mais tu es obligé de tracer ta route pour te rendre à la prochaine date. La dernière fois on s'est quand même obligés à le faire. Il pleuvait comme par possible et on est allés se perdre dans un parc national. Les gardes-forestiers nous ont pris pour des fous !

A : Encore une fois, leur rapport à la route n'a vraiment rien à voir avec le nôtre. Quand on demandait à un local ce qu'on pouvait faire de sympa dans le coin, il nous envoyait à 500 km de là. Et il était sérieux ! (Rires)



Ça ne vous a pas démangé de traverser la frontière ?

B : Franchir la frontière américaine avec un van et du matos... on nous l'a franchement déconseillé. Tout le monde nous disait que c'était une galère. De toute façon, on avait pas le temps. Les chutes du Niagara étaient juste à côté, mais cela n'avait pas grand intérêt. On a préféré retourner à Toronto.

T : On a jamais eu envie de jouer aux États-Unis. Les routes sont interminables, les conditions ne sont pas idéales, la concurrence est énorme... C'est assez précaire. Nos amis de Breakout en sont clairement revenus. Par contre, cela peut valoir le coup si tu tournes avec un groupe identifié là-bas.

Quels spots de concert vous reviennent le plus clairement en mémoire ?

B : Il y a le TRH-Bar en plein centre de Montréal qui est assez fou. C'est un bar sur trois étages. À l'intérieur, tu as une scène pour la musique, avec un bowl et une rampe où tu peux skater sur place. Normal !

T : La rampe est énorme en plus, c'est impressionnant. On avait fini notre dernière tournée là-bas avec le groupe PL Mafia. Ils nous avaient aspergés de bière sur le dernier morceau, c'était bien le chaos. On les dédicace fort ! Ça me fait penser à un autre lieu montréalais qui s'appelle Katacombes. Une super salle qui a une âme ! À la fin du concert, les PL Mafia nous ont donné leur cachet. Ça nous a vraiment touché. Ils se disaient qu'ils étaient chez eux et qu'ils avaient moins besoin de cet argent que nous. Très peu de groupes sont capables de faire ça. Grâce à ce geste, on a pu s'en sortir sur cette tournée. On conseille aussi le Pouzza Fest, toujours à Montréal... ils « oublient » parfois un peu de payer les groupes, mais bon ! (Rires)

Au bout de trois tournées, quel est votre trajet idéal ?

B : En Ontario, on mise uniquement sur Toronto. La ville est cool ! Et sinon, on se concentre sur la partie Québécoise. Il y déjà pas mal à faire.

B: Strategically, we went there in september and may. It's better ! (Laughter)

T: To come back to DIY, the codes are pretty similar. Especially in Quebec. Many independent bands have already come to play in Europe. They tend to align with what they experienced during their tours.

What was your state of mind ? Is it possible to arrange a little bit of time to pay a visit despite the distance?

B: One year, we made it to the Niagara Falls ... But it's true that it's a bit of a race. You are more likely to find yourself in big cities. Where we hanged around the most is Montreal and Toronto.

T: We were a little frustrated when we arrived there. There are insane landscapes but you have to hit the road to get to the next gig. Last time we still had to do it. It was raining hard and we went to get lost in a national park. The rangers have taken us for crazy guys !

A: Again, their relationship with the roads, has really nothing to do with ours. When we asked a local what could we do in the area, he sent us 500 km away. And he was serious! (Laughters)

Did you had any problems crossing the border?

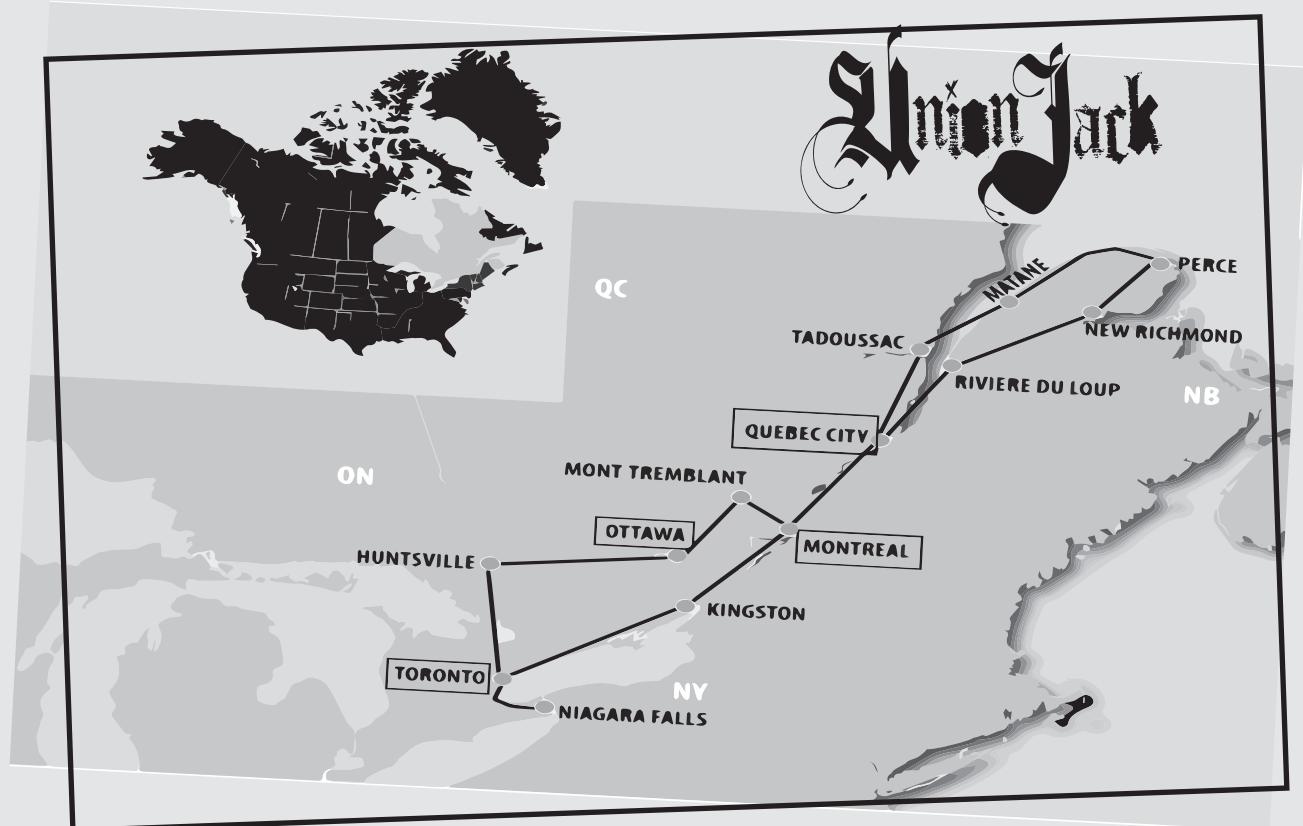
B: Crossing the US border with a van and stuff ... we were frankly advised against it. Everyone told us that it would be a real struggle. Anyway, we did not have time. Niagara Falls were nearby, but it was not that interesting. We preferred to go back to Toronto.

T: We never wanted to play in the United States. The roads are endless, the conditions are not ideal, the competition is enormous ... It is rather precarious. Our friends from Breakout felt this experience. On the other hand, it can be clever if you are touring with a local band there, that you identify with.

Which concert spots come back to your mind?

B: There is the TRH-Bar in downtown Montreal which is pretty crazy. It's a three-floor bar. Inside, you have a stage for music, with a bowl and a ramp where you can skate on the spot. Normal!

T: The ramp is huge and it's impressive. We had finished our last tour there with the band PL Mafia. They had sprayed us with beer during the last piece, it was chaos. Big shout out to them ! It reminds me of another place in Montreal which is called Catacombes. A great room that has a soul! At the end of the concert, the PL Mafia gave us their fees. It really touched us. They said they were at home and that we needed the money more. Very few bands are able to do that. Thanks to this, we managed to get by on this tour. We also advise that to the Pouzza Fest, also in Montreal ... they «forget» sometimes to pay the groups, ...but, ok ! (Laughters)



T : On a vraiment apprécié l'état d'esprit des Québécois.

Ils te mettent à l'aise en toute occasion. C'est la détente.

B : Même en cas de galère logistique, ils trouveront toujours un moyen de régler le problème. Sur place, on a jamais connu de situation de stress.

Qu'avez-vous pensé du public Québécois ?

T : C'est un public bienveillant qui ne se prend pas la tête. Très bon délice ! Je ne pense pas qu'il y ait de public « difficile » selon les villes, comme cela peut être le cas en Europe. Au Pouzza Fest, on n'était pas au top de nos performances, mais le public était super chaud. Avec les années, on a la chance d'être un peu identifiés là-bas.

Avez-vous quelques groupes canadiens à nous conseiller ?

T : Les Big Brother de Toronto, Lost Love, Body Heist, Bhat, Filthy Radicals, PL Mafia, Bad Crow ... Malheureusement, depuis 2010, beaucoup de groupes n'existent plus. La scène a pris un coup, il faut le dire.

B : Un peu comme en France. Le public est vieillissant. Les groupes aussi, fatallement !

T : C'est lié. Quand tu as du sang neuf dans les groupes, ça fédère une autre génération.

A : En tant que spectateur, tu te projettes ! Si tu ne vois que des anciens sur scène, peut-être que ça te donnera moins l'envie de t'y mettre.

Un dernier mot ?

T : Attention aux restrictions en Ontario sur la vente d'alcool !

B : Il faut quand même en vouloir pour venir jouer au Canada. Il faut anticiper la tournée et être très organisé. Mais cela vaut le coup !





After three tours, what is your ideal trip?

B: In Ontario, we focused only on Toronto. The city is very cool! But sometimes, we just focus on the Quebec part. There are already a lot of things to do.

T: We really appreciated the state of mind of people from Quebec. They put you at ease on any occasion. It's relaxing.

B: Even in the case of logistics-related difficulties, they will always find a way to solve the problem. There has never been a stressful situation.

What did you think of the Quebec public?

T: It's a benevolent audience that doesn't give you any grief. Very good atmosphere ! I don't think there is a «difficult» audience depending on the city, like in Europe. At Pouzza Fest, we didn't give out best performance, but the audience was super hyped. With the years, we are lucky to feel associated with that place.

Do you have any canadian groups to recommend?

T: The Big Brother from Toronto, Lost Love, Body Heist, Bhat, Filthy Radicals, Mafia PL, Bad Crow... Unfortunately, since 2010, many bands no longer exist. We must say that the scene took a hit.

B: It is the same situation in France. The public is aging. Bands too, inevitably!

T: It's linked. When you have new blood in the bands, it



unites another generation.

A: As a spectator, you project yourself to that! If you only see old people on stage, maybe that will make you less inclined to be there.

One last word ?

T: Watch out for Ontario restrictions on selling alcohol!

B: You still have to want to come to play in Canada. You must anticipate the tour and be very organized. But it's worth it!

THE ADVENTURES OF UNCLE TOTO #2

Banquier repenti, l'oncle TOTO a pleinement embrassé le mode de vie pirate depuis un légendaire jet d'un litre de café brûlant dans le visage de son patron (il n'est jamais trop tard pour faire les bons choix). Ayant fait de son existence un long dimanche ininterrompu, ce bon vieux TOTO exhibe fièrement sa crise de la cinquantaine en nous délivrant de truculentes tranches de vie (tout est vrai).

Pour ce second Karton : direction Lausanne en Suisse, pour la mémorable soirée anniversaire d'un coloc' de travellers au bord du lac Léman. | Par Ce bon vieux Toto / Illus: Polka B. / Trad: Gosh

CELLULE DE DÉGRISSEMENT, GORILLA CLUE ET CRÊPES AU SUCRE

« Cette garde à vue, je la devais à un pari stupide. C'était Rico, mon binôme du moment qui m'avait poussé à la faute. On s'était rendus au concert de **La Gale à l'Usine**, une salle de concert de Genève. Accoudés au bar, on avait sagement écouté les paroles de la rappeuse.

Le temps d'esquisser quelques pas de danse sur son titre « Qui m'aime me suive », on est sortis prendre l'air avec **Tripode** (le fidèle chien à trois pattes de mon compagnon de route) en longeant les rives du Rhône. Les grandes enseignes Tissot et Rolex semblaient nous cracher au visage. C'était sans âme, livide et froid. Pour réchauffer l'atmosphère, ce bon **Rico** a allumé un trois feuillets aux abords de la petite Île Rousseau.

On a refait le monde pendant plusieurs heures, adossés le long d'un ponton. Originaire du Chili, mon compère était venu ici pour faire une série de petits boulots, tout comme moi. Exténués, on s'était dit qu'une

petite soirée arrosée nous ferait le plus grand bien. Au menu : tonic sans bulles et gin premier prix. En avant Guingamp !

Au levé du jour, les clients fortunés de l'Hôtel Four Seasons nous dévisageaient depuis leur balcon. Le brunch avait l'air incroyable. C'est là que Rico m'a fait vriller. « *Toto, montre leur la vraie vie ! Va dire bonjour aux cygnes !* »

Je ne sais pas si c'est l'herbe, l'alcool ou ma connerie, mais je me suis mis en slip et j'ai directement plongé dans la flotte.

Re vigoré par l'initiative, je nageai gaiement en insultant l'ensemble de la tribune présidentielle à gorge déployée. Tripode n'en demandait pas tant. On aboyait à l'unisson ! Ça a soufflé le jeune Rico, qui pourtant, en avait vu d'autres.

Même les cygnes faisaient les gros yeux.



Toujours à l'heure, la marée-chaussée locale s'est empressée de me passer les menottes.

J'avais brisé la douce quiétude genevoise, crime de lèse majesté !

J'en étais donc à mon second plat de lentilles (bien meilleures que les ignobles raviolis à la sauce tomate des cellules de dégrisement française), quand ils ont pris la décision de me relâcher dans la nature. Un des schmidts m'a glissé: « *Vous n'avez pas honte de vous mettre dans des états pareils à votre âge ?* ». J'ai failli lui dire que j'aurais préféré la tombe à son uniforme ridicule, mais j'ai répondu



THE ADVENTURES OF UNCLE TOTO #2

Reformed banker, the uncle TOTO has embraced the pirate lifestyle after the legendary throw of a liter of burning coffee to his boss' face (it is never too late to make the right choice). After he made of his existence a long and continuous Sunday, this good old TOTO proudly exhibits to the whole world his mid-life crisis, delivering some juicy anecdotes of his own (it is all true).

For the second Karton we take the road to Lausanne, Switzerland, for the memorable birthday party of a travellers house-share along the Lac Léman. | By this good old TOTO / Illus: Polka B. / Trad : Gosho

DRUNK TANK, GORILLA GLUE AND SUGAR CREPE

« I owed this custody to a stupid bet. It was Rico, my partner at this time, who pushed me in this. We had gone to La Gale's show in l'Usine (« the Factory » in french), a concert hall in Geneva.

We had kindly listened to the rapper's lyrics, lining on the bar.

After we took a few dance steps on her track « Qui m'aime me suive » (« Whoever loves me follow me »), we went out to get some air with Tripod (my travel companion's loyal three-legged dog) by the Rhone's side.

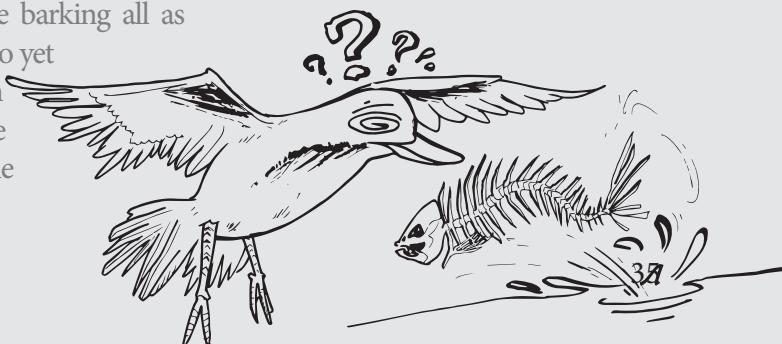
Big retailers like Tissot and Rolex seemed to spit on our faces. It was spiritless, livid and cold. To warm things up, the good old Rico lit a three-paper joint, next to the small island Rousseau. We spent the following hours putting the world to rights lining along a dock. Chilean-native, my partner had come here to run a series of small jobs, just like me.

Exhausted, we had thought that a little party would do us some good. Le menu : flat tonic and lower-quality gin. « En avant Guingamp » ! At dawn, the wealthy clients of the Four Seasons hotel were staring at us from their balconies. The brunch seemed incredible.

That's when Rico made me go crazy. « *Toto, show them the real life ! Go and say hello to the swans !* ». I don't know if that was due to the weeds, the alcohol or just me being an idiot, but I got rid of my clothes and I dived right into the water. Reinvigorated by this initiative, I was kindly swimming as I shamelessly insulted this whole presidential tribune. Tripod was a happy folk. We were barking all as one. It blew Rico, who yet had been through other trials. Even the swans looked at me reproachfully.

Always on time, the police did not wait longer to handcuff me. I had broken the sweet Geneva quietude, crime of leze-majesty ! I was then eating my second mess of pottage (much better than the awful ravioli in tomato sauce they give in french drunk tanks), when they decided to release me.

One of the cops murmured to me : « *Aren't you ashamed of putting yourself in such pitiful conditions, at your age ?* ». I almost told him that I would have preferred the grave than his ridiculous uniform, but I answered that « *when the gulls follow a trawler, it's because they think they would be given sardines* »



que « quand les mouettes suivaient un chalutier, c'est qu'elles pensaient qu'on allait leur jeter des sardines » avant de tourner les talons, fier comme un coq (les vrais savent!).

Mes lacets refaits, j'ai retrouvé le poto Rico au bar d'en face, déjà bien entamé. Dans ses yeux, j'ai cru lire la perplexité, doux mélange de fierté et d'incompréhension. « T'es complètement taré Toto ». Il y avait beau y avoir du vrai là-dedans, cela ne nous renseignait pas sur la suite des événements.

Une grosse soirée semblait se tramer du côté de Lausanne. Rico connaissait des travellers installés dans une colocation de « narvalo »

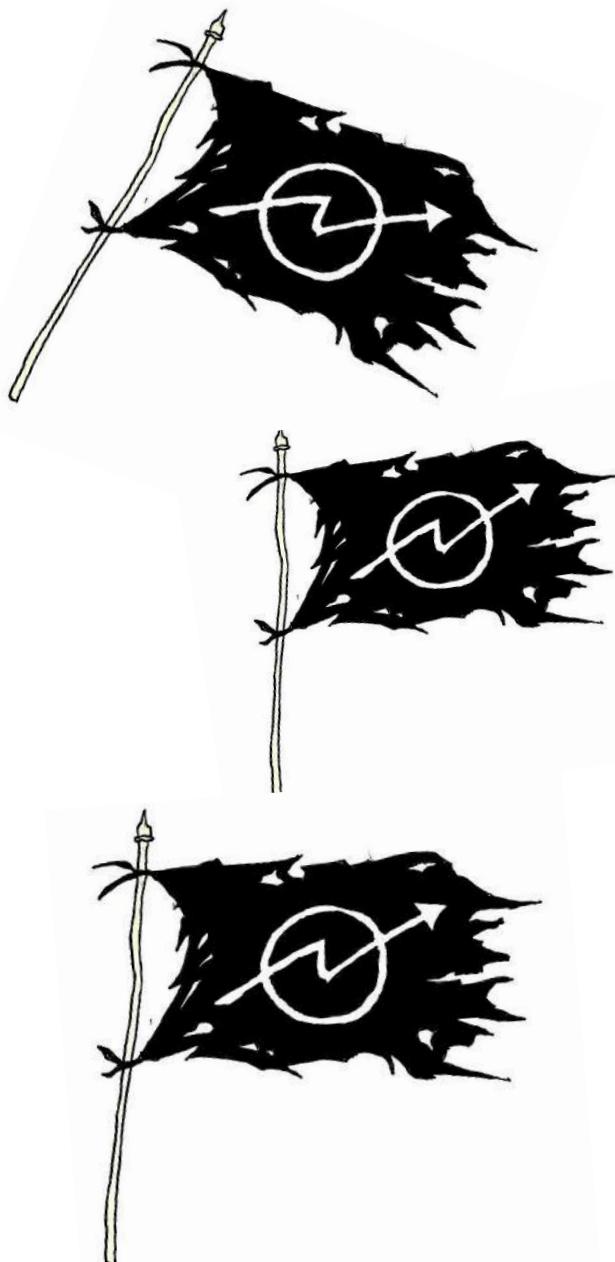
(à prononcer avec l'accent chilien). En plus, c'était l'anniversaire des 3 ans du squat. Je n'avais aucune raison de ne pas le suivre. En deux temps trois mouvements, nous sautions dans un train.

Comment vous décrire l'endroit ? Coincé entre deux hôtels de haut standing (décidément...), cette improbable château semblait sorti de l'imagination d'un Tim Burton, sous les crissements stridents des portes de l'enfer et les aboiements d'une meute de chiens en colère de l'autre côté du portail. Drapeaux noirs hissés au quatre coins du bâtiment, tags dégoulinants « police not welcome », sculptures métalliques dignes de Mad Max, et techno

industrielle à fond les ballons. Quel galion mes enfants !

Il avait beau être à peine 18 heures, le jardin était déjà blindé avec des conversations dans toutes les langues. On me regardait bizarrement, comme un père cherchant désespérément son fils au milieu d'une boum de fin d'année.

Rico devenu introuvable, je décide de me fondre dans la masse en faisant connaissance avec les habitants du lieu. Scotché au bar extérieur, quelques jeunes s'intéressent à un objet de la plus haute importance. Il entourent un petit monticule de poudre blanche, soigneusement réparti sur l'écran d'un smartphone.



Je leur balance un « Si je m'attendais à trouver de la coke ici ! ». Nature peinture. Résultat, on me regarde comme si j'étais le dernier des demeurés. « C'est du deu-spi m'sieur... enfin, du speed. Des amphets si vous préférez » soupire l'un des jeunes. « Sinon Monsieur... vous cherchez quelqu'un ? ». Petit con. Est-ce que j'avais l'air d'un poulet ? Ses potes se marrent, mais la conversation s'arrête net.

Je poursuis mon chemin à la recherche d'hôtes plus accueillants. Je n'ai pas fait deux mètres qu'une bande de grands gars à dreadlocks me tendent un calumet d'herbe d'au moins dix centimètres. Ils sont habillés en noir, pantalons pleins de patchs et vestes à clous. Sacré dégaine. Jamais vu ça. Beau joueur, je retente une approche : « si je m'attendais à trouver des reggaeman dans ce repaire de punks ! ». Éclat de rire général. « Ah non m'sieur, nous on est plutôt dans le délire crust. C'est un dérivé du punk en fait ». Au prochain « m'sieur » je leur saute à la gorge.

Et depuis quand les punks ont des dreadlocks ? J'ai atterri sur quelle planète ? Je me calme rapidement, la THC faisant son effet.



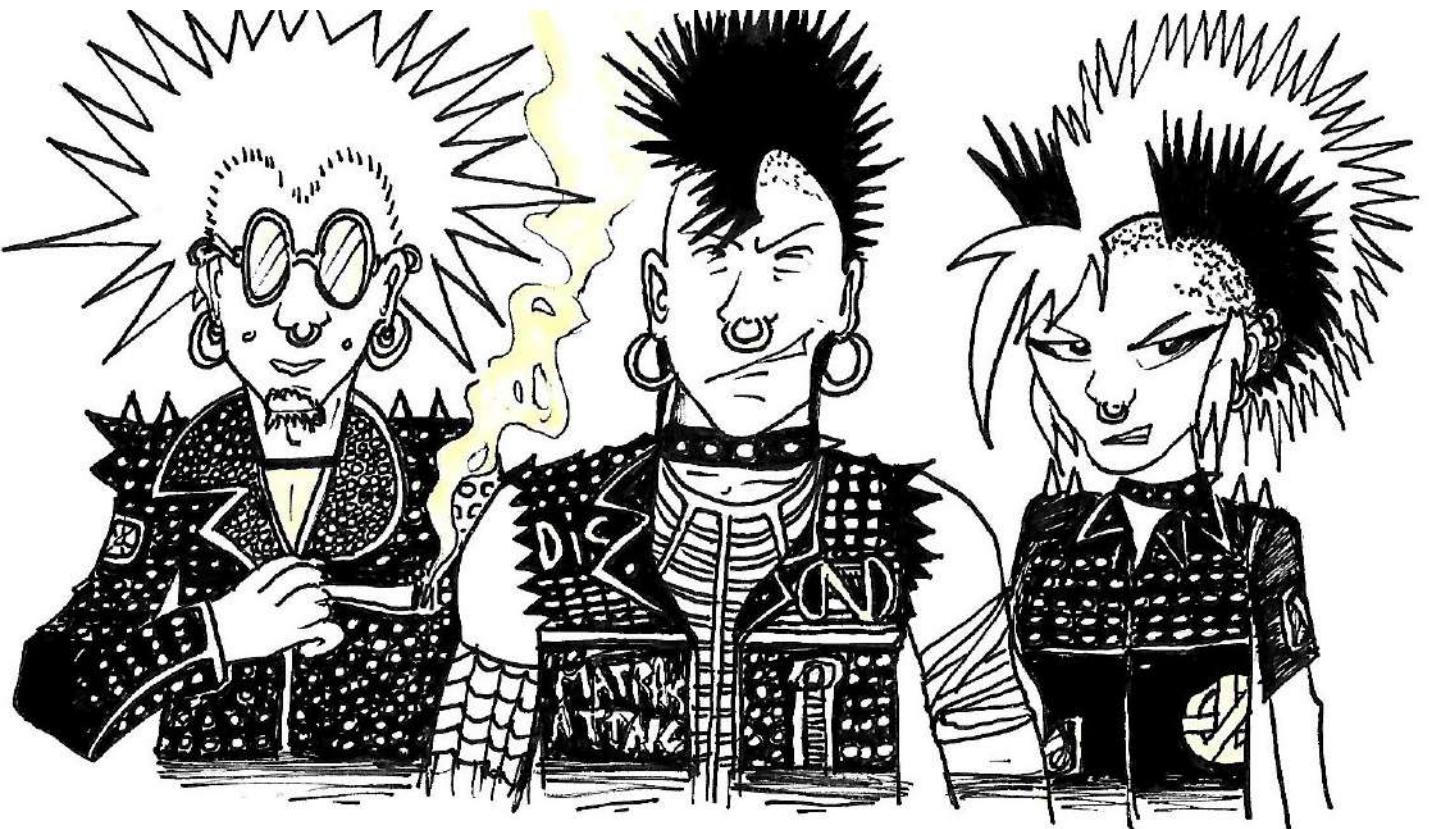
before I turned my back, stinking and proud (only the real ones know).

Once I had tied my shoelaces, I found my pal Rico at the bar, already in poor shape. In his eyes, I thought I detected puzzlement, delicate blend of pride and incomprehension. « *You're completely nuts, Toto* ». Although there was an inch of truth in this, that was no information about what was happening next.

Some big party appeared to be up in Lausanne. Rico knew travellers settled in a « narvalo » (to be pronounced with Chilean accent) flat. Besides, it was the 3-years-old birthday of the squat. I had no reason not to follow him. In no time we were jumping in a train. How to depict

this place ? Stuck between two high-standing hotels (decidedly !), this unlikely castle seemed to be out of Tim Burton's imagination, under the strident squeals of the iron door and the barking of a pack of angry hound from the other side of the doorway. Black flags hoisted at each corner of the building, dripping « police not welcome » tags, metallic sculptures worthy of Mad Max and industrial techno blasting. Such a galleon, my children !

It was hardly 6 in the evening the garden was already filled with conversation in every possible language. I was being looked in a strange way, like a father desperately looking for his son in the middle of the end-of-year party.



On ne va pas se mentir, je suis « fonce-dé » (j'apprends vite). Me voyant chanceler, l'un des « crust » me tend une crêpe au sucre, fraîchement préparée par une de ses copines au stand de bouffe d'à côté. « Si c'est une space-crêpe je te dévisse la tête mon jeune ami ! ». Ils me rassurent avec toute la gentillesse du monde. Vraiment sympas ces crusties !

Ressuscité par le goûter, j'ose un premier pas dans le château des enfers. La nuit tombe et les décibels augmentent. Je slalome entre les chiens, il doit y en avoir un bonne vingtaine. Je trébuche sur Tripode, et nos regards se croisent. Comme

un poisson dans l'eau, ce con me lâche un clin d'œil. Demande-moi comment je vais tant que tu y es ! Toujours pas de Rico à l'horizon. Je passe dans les différentes pièces à travers de grandes cavités, creusées dans les murs. Tout est tagué. J'ai l'impression d'être le figurant d'un épisode de *The Wire*. Gueules cassées, travailleurs saisonniers des quatre continents, vieux punks, crusties en pagaille, ganaches de minots tout droit sortis d'un camp de scouts... et bibi. Un cinquantenaire perdu avec sa gueule d'ahuri. Y'a pas à dire. La teuf, c'est universel. Il fait de plus en plus sombre, je me laisse guider par le son. Ça tape fort. C'est au sous-sol que ça se passe. Je sens

mes poils se hérissier. Le couloir se rétrécit et nous sommes de plus en plus nombreux. Les regards se croisent. Les pas et les respirations se synchronisent. Nos corps se touchent. Désormais réunis en un seul bloc, on fait la file comme des morts de faims. Pris dans la masse, je ne cherche rien de particulier, si ce n'est de savoir ce que nous sommes tous venus chercher dans cette cave.

Au virage suivant, je me suis figé. Je n'en croyais pas mes yeux...

(à suivre)



As Rico had disappeared, I decide to blend into the masses by getting to know the residents. Stuck to an outside bar, some youngsters are focused on something that seemed of the greatest importance. They are surrounding a small mound of white powder, carefully spread over a smartphone's screen. I try a « If I expected myself to find coke in here ! ». As a result, I'm being looked just if I was the last of the retarded. « That's speed yo, sir... Amphet if you'd prefer » sighs one of them. « Well,... are you looking for someone, sir ? ». You little jerk. Did I look like a cop ? His mates are giggling, but the conversation cuts off. I go on looking for more welcoming hosts. I have not walked 2 meters away that a bunch of big dreadlocked guys are handing me an at-least-4-inches-long weed pipe. They are all dressed in black, trousers full of patches and nail jackets. Nice look. Never seen this before. As a fair player, I try another approach. « If I expected myself to find reggaemen in this punk's place ! ». Ripple of laughter. « Nope sire, we are more like crusts. It's a derived of punk, actually. » Another « sir » and I rip them off. And since when do punks have dreadlocks ? Which planet did I land on ? I chill out quickly, the THC beginning to take effect. Let's not lie, I am high yo (I learn quick). As he sees me wobbling, one of the said-crusts hands me a sugar crepe that his friend at the food stand next to him just cooked. « If that is a space crepe, I'll cut your neck my sweet darling ! ». They reassure me very kindly. Really cool those crusties !

Revived by the snack, I dare a first step into the castle of hell. The night is falling and decibels are going up. I'm slaloming between dogs, there must be twenty of them at least. I trip on Tripod and we make eye contact. Like a duck to water, this bastard gives me a wink. - ask me how I'm doing while you're at it ! Still no Rico in sight. I visit the different rooms passing through big holes dug in the walls. The whole place is full of graffiti. I feel I'm an extra from an episode of The Wire. Broken faces, seasonal workers from the 4 continents, old punks, crusties all over, taken-straight-from-a-scout-camp kid faces.. and me. A lost dude in his fifties with his odd face. Sure. Party is a universal thing. It's darker and darker, and I let myself go with the sound. It hits hard. It's coming from the basement. I can feel my skin twitching. The hallways is narrowing and there are more and more of us. Glances are crossing, Steps and breaths get synchronized. Our bodies are touching. Now stuck to one another as a single block, we are lining up like a crazy bunch. Captive in this mass, I'm not seeking anything in particular, but to know what we all came to seek in this basement.

At the next turn, I stay standing there with my mouth open. I can't believe what my eyes are seeing...

(To be followed...)

ACCION

KAVALA (GREECE)

MUTANTE



Antifa kickboxing, punk, hip-hop, breakdance ... L'asso Accion Mutante a créé son propre écosystème alternatif à Kavala, en bord de mer au nord-est de la Grèce, non-loin de la frontière turque. C'est là que nous avons rencontré Géorgia et les deux frères Diamantis & Stelios. Ensemble, nous avons retracé 20 ans d'activisme, de passion, de résilience et de conviction.

| Propos recueillis par Polka.B

Dans quel contexte avez vous créé Accion Mutante ?

Diamantis : Tout a commencé en 1999. C'était vraiment pour s'amuser à la base. On était jeunes, on voulait organiser un concert avec des potes de notre quartier. Le tout premier avait eu lieu dans la rue. Nous avions emprunté un système son à l'université. C'était vraiment fou pour l'époque. Malgré les difficultés nous avons réussi à le faire. Après plusieurs concerts, on s'est dit qu'on voulait y intégrer notre façon de penser. Quelque chose de plus DIY et de plus engagé, comme collecter de l'argent pour les prisonniers politiques. On a développé cet état d'esprit à partir de 2001.

Avez-vous toujours porté cette double identité, à la fois punk et hip-hop ?

Stelios : le hip-hop est venu beaucoup plus tard...

D : Oui, la vérité c'est qu'on a commencé via la scène punk rock. Ce qui est très étrange, c'est que cette scène a toujours été DIY en Grèce. Si tu es dans la scène punk rock et que tu essaies de devenir plus

commercial, c'est hyper mal vu. C'est toujours vrai aujourd'hui. Je ne sais pas comment c'est arrivé. Je pense que cela n'existe qu'en Grèce, peut-être au Chili ou dans d'autres pays en Amérique latine... Partout ailleurs, le punk a perdu en éthique.

S : A l'origine, nous voulions juste organiser des festivals punk. Petit à petit, la scène hip-hop underground a grandi sur le même mode de fonctionnement que la scène punk. Cela a commencé à Athènes. Rapidement, des concerts de ce type se sont multipliés dans toute la Grèce, dans les squats et dans la rue. Nous avons commencé ici en 2005. On peut dire que Kavala a été la première petite ville grecque à développer des scènes de hip-hop live sur le modèle du punk.

Pourquoi la culture alternative de la ville est-elle si forte malgré son isolement ?

S : Je ne pense pas que cela soit seulement à Kavala. Je pense que c'est un peu la même chose dans toutes les villes.

D : Ici très tôt, beaucoup de jeunes se sont opposés au conservatisme ambiant. Le graffiti, le punk, le skate... c'était leur truc. Il voulaient vraiment s'organiser ensemble pour faire vivre cette sous-culture. Au début des années 90, les infoshops et les squats politiques ont commencé à organiser des concerts de façon beaucoup plus régulière. À



COLLECTIVE



Antifa kickboxing, punk, hip-hop, breakdance... The « Accion Mutante » association has created its own alternative ecosystem in Kevala, in the North-East Greek coast, by the Turkish border. This is where we met Géorgia and the two brothers Diamantis & Stelios. Together, we reviewed 20 years of activism, of passion, of resilience and conviction.

| Trad: Julie B. / Alkistis A.

What context brought you to the creation of Accion Mutante ?

Diamantis : It all comes back to the year 1999. At first, it was really about having fun. We were young, and we wanted, along with some friends from our neighbourhood, to organise a concert. The first one took place in the street. We borrowed a soundsystem from our university. It all seemed crazy back then. But despite some trouble, we managed to do it. After some more concerts, we figured we wanted something more, we wanted to add our own way of thinking to it. We wanted something more DIY, more political, such as collecting money from the concerts to give to political prisoners, for instance. We started the year 2001 in that state of mind.

Did you always carry this double identity, both punk and hip-hop ?

Stelios : Hip-hop came way later...

D : Yes, we really started out via the punk-rock scene. Weirdly enough, this scene has always been kind of DIY in Greece. When you belong to the punk-rock scene, and decide to go more commercial, you get very poorly looked upon. And it's still true today. I don't know how it happened. I think that's very specific to Greece, or maybe it happens in some other countries such as Chile or other Latin-American countries... It seems like everywhere else, punk music has lost its ethics.

S : In the beginning, all we wanted was to organise punk festivals. But then the underground hiphop scene started growing the same way the punk scene did. It started in Athens. But rapidly, that type of concert spread in all of Greece, in squats, in the streets... We started here in 2005. We can say that Kavala was the first small Greek city to develop a live hiphop scene based on the punk model.

Why is the alternative culture so present in this city, despite it being sort of isolated ?

S : I don't think that this is specific to Kavala. I think it's a phenomenon that happens in most cities.

D : Here, lots of young people started contesting the ambient conservatism very early. Graffiti, punk, skating... that was their thing. They wanted to get organised together to preserve this underground culture. In the late 90s, infoshops and politic squats started organising concerts on a regular basis, in Thessaloniki for example. The first German, Swedish and Swiss bands came to play in the North

* since 2001 *



Thessalonique notamment. Les premiers groupes allemands, suédois et suisses sont venus jouer dans le nord de la Grèce. Ils ont commencé à passer à Xánthi et Komotini... C'était l'occasion de créer notre propre réseau pour les accueillir. Je me souviens d'un groupe américain de Portland qui était venu jouer ici pour la première fois. Il s'appelait « Tragedy ». Ils nous ont dit que pour eux, la tragédie était une très bonne motivation pour composer des chansons punk et hardcore. Ça nous a marqué. On s'est dit : « pourquoi ne pas faire pareil pour le hip-hop » ? A l'époque en Grèce, tout le monde écoutait du hip-hop. Mais au niveau des concerts, la scène n'était pas aussi solide et structurée que dans le punk. C'est aussi pour cela que nous avons créé notre festival qui a fait l'identité d'Accion Mutante. Le hip-hop et le punk doivent partir de la base : pas de sponsors, pas d'entrée payante, pas de sécurité, le tout dans une mentalité antisexiste. Sur ce dernier point, ce n'est pas toujours facile dans le milieu du hip-hop...

Comment faites-vous le lien entre vos activités culturelles, le hip-hop, le breakdance, le punk, la boxe et votre engagement politique

Géorgia : Notre base, c'est la chose politique. C'est ce que nous sommes. Nous sommes antifascistes, antisexistes... tout ce qui est «anti» (Rires). Nous intégrons nos convictions dans tout ce que nous faisons : les concerts, les projections, les cours de boxe... tout !

S : Nos idées passent par les tâches quotidiennes à



l'intérieur de nos espaces, à travers les cours de boxe ou de breakdance. L'organisation des entraînements, la répartition des équipements, le fonctionnement du squat... il est possible d'apprendre l'autogestion comme ça. Sur le tas. Nous parlons de jeunes gens qui parfois ne réalisent pas que ce qu'ils font est politique. Pour apprendre, il est important de partir du début. C'est pour cela qu'on insiste tant que les racines du mouvement, le « old school » et le retour aux sources. On démarre dans la rue, et on essaie de s'organiser. La racine de tout cela, ce sont les liens amicaux.

D : C'est ce qu'on a voulu faire. Lier le graffiti, la musique hip-hop, et le breakdance avec une attitude punk DIY et une motivation politique. En Grèce, tout est politique. Je ne sais pas comment, ni pourquoi. En tout cas, si votre action ou votre musique n'est pas politique, c'est que vous ne faites pas vraiment partie de la scène. C'est parfois très bien, mais cela peut aussi causer des problèmes. Dans un milieu politique underground sain, il y a beaucoup de groupes qui se battent entre eux. C'est normal, parce qu'ils se sentent libres d'exprimer leur avis. Ce que je retiens de tout cela, c'est que la production de la scène musicale underground est vraiment de très bonne qualité en Grèce. Certains groupes sont vraiment très suivis, alors qu'ils sont clairement restés anti-commerciaux. On peut parler de musique populaire. Ce n'est pas rien !

Votre association existe depuis plus de 20 ans. Qu'est ce qui vous motive aujourd'hui ?

D : La revendication d'un mode de vie. Nous devons

“We wanted to link graffiti, hip-hop music and breakdance with a punk DIY attitude”

of Greece. They came to Xánthi and Komotini... We had to seize the opportunity and try to build our own network, to be able to welcome them. I remember a band of Americans from Portland that came to play here the first time. They were called « Tragedy ». They told us that they saw tragedy as a good motivation when it come to composing punk and hardcore songs. So we thought « why not do the same thing for hip-hop? ». Back then in Greece, everyone listened to hip-hop. But the hip-hop scene was not as structured and solid as the punk scene. This is basically why we created our festival, which forged Accion Mutante's identity. Hiphop and punk have to start from the basis : no sponsoring, no paid entry, no security, and all of that in an antisexist mentality. That last point isn't so easy to reach in the hip-hop world...

How do you make all of your cultural activities (such as hip-hop, breakdance, punk, boxing...) fit with your political engagement ?

Géorgia : Our basis is the political motivation. It's what we are. We are antifascists, antisexist... All « anti » things, really (*Laughs*). We integrate

our convictions in everything we do : concerts, projections, bowing lessons... everything !

S : Our opinions and engagement live through our daily routines, inside our collective and private spaces, through our boxing classes, or breakdance classes. The organisation of the training sessions, of life in the squat... I think we can learn autogestion this way. We sometimes talk about those young people, who don't know that what they do is political. In order to learn, it's important to start from the beginning. That's why we insist a lot on the roots of the movement, on the « old-school », the return to the origins. We start in the streets, and try to figure things out together. The basis of it all really is friendship.

D : This is what we meant to do. We wanted to link graffiti, hip-hop music and breakdance with a punk DIY attitude, and a politic motivation. In Greece, everything is political. I don't know how, or why. But if your action or your music isn't politic, then you're not actually part of the scene. So sometimes it's a good thing, but it can lead to trouble. In a safe underground political environment, many groups are in conflict with each other. That's a normal thing, they feel like they're free to express their opinions. Anyway, what I get from all this is that the production of the underground musical scene is of real good quality in Greece. Some bands are really appreciated and followed, even when they clearly stay anti-commercial. We can talk about popular music. And that is something !

You association now has existed for 20 years. What motivates you today ?



aussi nous battre contre nous-mêmes, parce que nous avons grandi dans des familles traditionalistes. Kavala est une ville particulièrement conservatrice. Il n'y a pas d'opportunité culturelle. Du coup, nous produisons ces éléments culturels nous-mêmes. Nous projetons des films, nous organisons des discussions, des concerts à l'université, des spectacles de rue avec le breakdance... Nous avons aussi des amis réfugiés qui nous aident à former des gens du camp de réfugiés. Nous les impliquons aussi dans l'Antifa kickboxing. C'est important, car les gens réfractaires et fermés ne veulent absolument pas qu'ils s'immiscent dans la vie sociale aux côtés du peuple. Tout ce que je fais s'inscrit dans un mode de vie. C'est aussi un moyen de vivre, je veux faire ma part. Sinon je ne suis qu'un hipster, quelque chose comme ça !

Il semble important pour vous d'impliquer les nouvelles générations dans vos activités. Avez-vous réussi à le faire ?

G : Le hip-hop et le breakdance ont attiré beaucoup de jeunes. Les films et l'Antifa kickboxing de façon plus indirecte. Certaines personnes veulent juste apprendre des choses ou simplement voir un film. Après, elles viennent vous poser des questions. Si vous vous asseyez et parlez avec elles, non pas comme une mère qui va leur dire quoi faire, mais comme un ami, cela change la donne. On ne leur fait jamais sentir que nous sommes plus âgés qu'elles. Alors, souvent, ces personnes reviennent d'elles-

mêmes. Elles ont envie de participer et d'apprendre l'autogestion. Et elles le font avec plaisir !

Pourquoi avez vous souhaité développer l'enseignement de sports de combat ?

D : Il y avait déjà une grande tradition de boxe et d'arts martiaux à Kavala. Cela a été une porte d'entrée pour accéder à des lieux où nous n'aurions jamais pu être acceptés. Nous avons même commencé à aller dans les écoles pour enseigner ! Le sport dans une société, c'est une des choses les plus communes. La boxe est une pratique très ouverte. Nous avons souhaité y intégrer nos principes de vie. Comme d'habitude : pas de sponsors et pas de sécurité. Le choix de la boxe, ce n'était pas un hasard mais une nécessité. Et pas seulement pour se protéger. Au début des années 90, il y avait un gros problème de drogue en Grèce, et en particulier à Kavala au sein du mouvement punk. Cela s'est aussi produit en Turquie. Là-bas, le gouvernement a plus ou moins fermé les yeux sur la vente d'héroïne pour qu'elle rende les gens accros et inoffensifs. Nous avons essayé de réagir à notre niveau. Chez nous, le sport a éloigné beaucoup de jeunes de la drogue. Le breakdance aussi. Stelios fréquente beaucoup de jeunes de familles très pauvres ou de familles de migrants qui entreraient facilement dans un mode de vie illégal si ils n'avaient pas la moindre activité... C'est un travail que le gouvernement et l'État ne feront jamais. Mais on ne fait pas tout ça pour « sauver » qui que ce soit. On le fait car on aime ça !



D : The claiming of a certain way of life. We also have to fight against ourselves, because we grew up in traditionalist families. Kavala is a particularly conservative city. There are no cultural opportunities. So we produce cultural stuff ourselves. We do screen projections, debates, concerts at the university, street breakdance shows... We also have friends that are refugees and help us form collective spaces for refugees. We also do Antifa-kickboxing. It's important, because reactionary people absolutely don't want them to meddle in social matters. Everything I do is linked to a certain way of life. It's also a means of living, I want to do my share. Otherwise I'm just some hipster or something !

It seems like it really matters to you to integrate the younger generations to your activities. Has this worked yet ?

G : Hip-hop and breakdance have attracted many youngsters. So have the movies and the Antifa kickboxing, in a more indirect way. Some people just want to learn stuff, or simply watch a movie. And then, they come and ask questions. When you sit with them and talk like friends, and not like an all-knowing mother or father trying to teach them things, it's really different. We try not to make them feel like we're older. So they often come back. They want to participate, to learn self-management. And they do it with motivation !

Why did you chose to develop around fighting sports classes ?

D : There was already a great tradition of boxing and martial arts in Kavala. It was an open door for us to have access to places where we wouldn't have been accepted automatically. We even started teaching classes in schools ! Sport is one of the most common things in a society. And boxing is a very open practice. So we started adding a bit of our way of thinking into it. As always : no sponsoring, no security. Boxing was not something we randomly chose to do, it was a necessity. And it's not just about self defence. In the early 90s, Greece was facing a huge drug issue, and particularly in the punk spaces in Kavala. It also happened in Turkey. There, the government basically ignored the problem of heroin traffic, because it was addictive and made people inoffensive. We tried to react to that as we could, with our own means. Here, sport has kept a lot of people away from drugs. Breakdance has too. Stelios knows a lot of young people and families facing poverty, or migrant families who could easily fall for a dangerous way of life if they didn't have anything else to turn to... This is something that the government and the State won't provide. But we don't want to stand in a position of « saviors ». We do that because we love it.

FULL INTERVIEW
ON KARTON-ZINE.COM



THROUGH A GREEK EYE

Points de vues, sensations et visions de la société en Grèce

| Par Alkistis A.
Illus : Mademoiselle Pin / Trad: Alkistis A.

Depuis le mois d'août 2019, les décisions du gouvernement grec ne font qu'illustrer une dérive autoritaire des plus actuelles. Désormais, les instances décisionnaires au sommet des États ne se cachent plus. Ils déploient une violence inouïe, destinée à combattre tout acte de résistance. Cet article délivre un « instantané » d'une situation bien réelle. Il ne s'appuie pas sur des émotions, mais sur des faits. Le néo-libéralisme et sa gestion policière montre maintenant son vrai visage : celui du fascisme ! L'exemple des dernières évacuations en date dans le quartier d'Exarchia est plus qu'emblématique...

Exarchia est l'un des quartiers les plus vivants du centre d'Athènes. Un lieu chargé d'histoire pouvant incarner une forme de résistance et de refuge pour les gens non-conventionnels. Il y a pleins de squats, d'espaces autogérés, de lieux qui valident la présence d'un mouvement puissant. Une occupation représente à la fois un déni de propriété et un sentiment de communauté. Les squats en Grèce sont devenus des vraies maisons, de famille, de chaleur pour les gens qui en avaient besoin. Ils sont devenus des lieux d'implantation d'espoirs et de luttes contre le système établi.

Pourtant, le gouvernement néolibéral d'extrême droite issu des élections du 7 juillet n'avait dès le début qu'un seul objectif : « nettoyer » le quartier d' Exarchia de tous ces « déchets » qui le contaminent. À l'aube du 26 août 2019, de puissantes forces répressives ont procédé à une opération d'évacuation de quatre squats dans le quartier d' Exarchia, ont arrêté trois squatters et ont enlevé 143 réfugiés et migrants. Jusqu'au mois de décembre 2019, ils ont poursuivi l'évacuation d'une dizaine des squats, multipliant les menaces d'évacuation à Athènes, à Thessalonique, à Larissa, et en Crète.

En même temps, la guerre contre les réfugiés et les migrants qui arrivent quotidiennement ne fait que s'intensifier.

1312

EXARCHIA

Le gouvernement a élargi sa politique en expulsant les migrants des squats de manière permanente dans de véritables camps de concentration. L'image d'une dictature où la police domine en utilisant abusivement de son pouvoir n'est pas un fantasme. Elle s'installe de manière concrète au jour le jour dans les quartiers grecs.

Le mieux n'est-il pas de laisser la parole à ceux qui subissent concrètement cette violence ?

Extrait du témoignage de Kereem Domingo, réfugiée du Congo âgée de 16 ans, qui se trouvait dans le squat de Boubouline 42 à Athènes.

« Je suis allée à la fenêtre. Ma mère était déjà là. J'ai vu beaucoup de flics armés et de journalistes. Ma mère m'a dit : « Police ! réveille les autres ! », puis j'ai de nouveau entendu un bruit fort à la porte. Ils la cassaient. J'avais très très peur. Je pensais que les flics nous frapperaients tous. Les familles sont venues sur le balcon et ont crié : « Solidarité avec les migrants ! ». En même temps, nous entendions les pas des policiers qui entraient dans la maison. Ils sont allés partout. Ils étaient partout. Il y en avait trop. Ils nous intimidaient tous avec leurs armes. Tout le monde était à terre, sauf une femme, très courageuse. Elle était avec sa fille. La femme a commencé à crier sur les policiers dans sa propre langue (lingala, Congo), que ce n'était pas juste, qu'il n'y avait que des enfants ici, pas des criminels ! Les autres femmes se sont levées avec leurs enfants

*Views, sensations and
visions of society in Greece*

NO PASARAN IN EXARCHIA

| By Alkistis A.
Draw : Mademoiselle Pin
Trad: Alkistis A.

Since August 2019, the Greek government's decisions have only illustrated a most current authoritarian drift. From now on, the decision-making bodies at the top of the States no longer hide behind the scenes by deploying unprecedented violence, designed to combat any act of resistance. This article provides a «snapshot» of a very real situation. It is not based on emotions, but on facts. Neo-liberalism and its police-based management now shows its true face: that of fascism! The example of the latest evictions in the Exarchia district is more than emblematic...

Exarchia is one of the most vibrant districts in central Athens. A place steeped in history that can embody a form of resistance and a refuge for unconventional people. There are many squats, auto-organised spaces, places that validate the presence of a powerful movement. An occupation represents both a denial of property and a sense of community. The squats in Greece have become real homes, family homes, warmth for people who need them. They have become places of hope and struggle against the established system.

However, the extreme-right neoliberal government that emerged from the elections of 7th of July had only one objective from the beginning: to «clean» the Exarchia district of all the «trash» that contaminates it. At dawn on 26 August 2019, powerful law enforcement forces carried out an evacuation operation of four squats in the Exarchia district, arrested three squatters and took 143 refugees and migrants. Until December 2019, they continued the evacuation of about ten of the squats, increasing the threats of evacuation in Athens, Thessaloniki, Larissa, and Crete.

At the same time, the war against refugees and migrants who arrive daily is only intensifying. The government has increased its policy by permanently expelling migrants from squats in real concentration camps. The image of a dictatorship where the police dominate by abusing their power is not a fantasy. It is being established in a concrete way on a day-to-day basis in Greek neighbourhoods.

Isn't it better to give a voice to those who are actually subjected to this violence?

Excerpt from the testimony of Kereem Domingo, a 16-year-old refugee from Congo who was in the «Boubouline 42» squat in Athens.

«I went to the window. My mother was already there. I've seen a lot of armed cops and journalists. My mother said to me, «Police! wake the others up!», then I heard a loud noise at the door again. They were breaking it. I was very, very scared. I thought the cops would hit us all. The families came to the balcony and shouted: «Solidarity with the migrants! ». At the same time, we heard the footsteps of the police officers entering the house. They went everywhere. They were everywhere. There were too many of them. They intimidated us all with their weapons. Everyone was on the ground, except one woman, really brave. She was with her daughter. The woman started shouting at the police officers in her own language (Lingala, Congo), that it was not fair, that there were only children here, not criminals! The other women got up with their children and shouted that they were afraid. I don't know what was going on on the other floors. After our reaction, the cops were more polite. They apologized and told us to sit and calm down. We stayed about two or three hours like that. We asked if we could go to the bathroom. They refused. A little girl went to ask a policeman in Greek: «Sir, please, I want to go to the bathroom». Then we all started lining up to go. The police were watching each of our movements. (...)

At Petrou Ralli, they told us to stay in a room. We thought we would be charged and deported (to Iran, Afghanistan, or Congo). We stayed there for five hours, then we showed our papers in another office. We were all hungry. They gave the children juice and milk. They told us to drink the toilet water. The Europeans received water bottles. We told them to let us go, that we had all the legal papers and that we were free to move around. We had nothing, we were far from everything. They persisted by saying,

en criant qu'ils avaient peur. Je ne sais pas ce qui se passait aux autres étages. Après notre réaction, les flics étaient plus polis. Ils se sont excusés et ils nous ont dit de nous asseoir et de nous calmer. Nous sommes restés environ deux à trois heures comme ça. Nous avons demandé si nous pouvions aller aux toilettes. Ils ont refusé. Une petite fille est allée demander à un policier en grec : « Monsieur, s'il vous plaît, je veux aller aux toilettes ». Ensuite, nous avons tous commencé à faire une queue pour y aller. Les policiers surveillaient chacun de nos mouvements. (...)

A Petrou Ralli, ils nous ont dit de rester dans une pièce. Nous pensions qu'on serait accusées et expulsées (en Iran, en Afghanistan, ou au Congo). Nous y sommes restées cinq heures, puis nous avons montré nos papiers dans un autre bureau. Nous avions tous faim. Ils ont donné du jus et du lait aux enfants. Ils nous ont dit de boire l'eau des toilettes. Les Européens, eux, ont reçu des bouteilles d'eau neuves. Nous leur avons dit de nous laisser partir, que nous avions tous les papiers légaux et que nous étions libres de nous déplacer. Nous n'avions rien de toute façon, nous étions loin de tout. Ils ont persisté en disant : « C'est votre problème ».

Les enfants ont commencé à pleurer et à avoir faim. J'ai parlé aux policiers pour qu'ils nourrissent au moins les bébés et ils ont dit que si nous voulions de la nourriture, nous devions entrer dans le camp. Nous avons encore refusé ! Ils ont été polis pendant un petit moment, puis les menaces ont commencé. Les gens qui étaient à l'intérieur du camp nous disaient : « Résistez, ne venez pas ici ! ». Les familles préféraient ne pas nourrir leurs enfants et dormir dans le bus plutôt que d'aller là-bas. Certains avaient très faim mais tenaient bon.

Cet endroit n'était qu'une prison.

Nous devions rester unis, ne pas nous séparer.»

Pendant ce temps, c'était les occupants du squat Vancouver Apartman qui se faisaient évacuer.
Voici leurs mots :

« Le squat de Vancouver Apartman compte 15 ans de vie sans propriétaires. L'occupation du lieu a commencé en juin 2005 via un groupe de personnes qui souhaitaient simplement couvrir leurs besoins en logement. A l'automne 2014, il a entamé une série de discussions avec des compagnons et les squatters de Vancouver pour « ouvrir » le site à d'autre fins, en l'utilisant pour les besoins du milieu anarchiste.

Jusqu'à aujourd'hui, il fonctionnait comme une occupation politique anarchiste / anti-autoritaire et squat de logement. C'était l'une des maisons du milieu anarchiste. Un site de référence pour les processus politiques, les événements culturels et la solidarité sociale. Un squat qui a donné de la solidarité à ceux qui en avaient besoin.

48

Le soir du samedi 2 novembre 2019, l'évacuation du Vancouver Apartman a été déclenchée. Dans l'instant, un élan de solidarité s'est animé. Sur place et devant les tribunaux. Rien ne serait laissé sans réponse. »

Contre toute attente, le gouvernement a donné une ordonnance générale de 15 jours de délais, pour que tous les squatteurs quittent les lieux.

Le squat athénien NOTARA 26 a donné sa réponse :

« De la part d'Exarchia occupé, nous octroyons 15 jours pour abdiquer à tous ceux qui rêvent d'un renouveau de la dictature ainsi qu'à leurs mécanismes de propagande, et qui emploient pour parvenir à leurs fins tabassages, viols virtuels, déshabillages forcés de femmes, déni des droits légaux, intimidation et surveillance des camarades, travailleurs/euses et étudiant.e.s. Nous ne décrivons là qu'une poignée des tactiques de répression et d'attaque employées à l'endroit de ceux/celles qui luttent. Ce qu'ils appellent excellence et normalité, ce sont des frontières closes, des camps clos, des esprits clos ; les cheminées suivront. Nous avons reçu une date limite de 15 jours. 15 jours Notara existe depuis plus de 1500 jours. Y ont été hébergées plus de 9000 personnes, provenant de 15 pays différents. Des centaines de solidaires, arrivant du monde entier, ont participé à ce projet. Des milliers d'histoires différentes y ont vu le jour. Une lutte constante et commune, visant à la solidarité, à l'auto-organisation de nos vies, à l'accueil de la diversité et des singularités. Une lutte dans notre squat, dans notre quartier, dans la rue. Les idées ne peuvent pas être réprimées. Notara 26 est là, et restera vivant.

Vous ne pouvez pas expulser un mouvement.

Ni maintenant, ni jamais.

*Logement d'occupation des réfugié.e.s et des immigrant.e.s NOTARA 26
Athènes, le 21 novembre 2019. »*

En Crète , les squats (dont Rosa Nera) ont également répondu à ces menaces, en passant un message sur les ondes TV. Le studio de la «nouvelle télévision» a été occupé symboliquement, durant le journal télévisé principal, en solidarité avec les squatteurs. Pendant l'occupation, un message politique a été diffusé au sujet de cette fameuse mise en garde du « délai de 15 jours » prononcée par le ministère de la Protection du citoyen :

« Les exploiteurs de travail sont instantanément priés d'augmenter les salaires de 200%, de réduire le temps de travail en conséquence ou de s'approprier collectivement leurs moyens de production en volant du travail humain. Ceux qui violent illégalement les conditions internationales de protection des réfugiés en tuant, en emprisonnant et même en enlevant des enfants pour les enfermer dans des centres de détention



«This is your problem». The children began to cry and get hungry. I talked to the police to at least feed the babies and they said that if we wanted food, we had to get into the camp. We refused again! They were kind for a short while, then the threats began. The people inside the camp told us: «Resist, don't come here!». Families preferred not to feed their children and sleep on the bus rather than go there. Some were very hungry but held on. This place was just a prison. We had to stay united, not separate.»

Meanwhile, it was the occupants of the Vancouver Apartman squat who were evacuated. Here are their words:

«The Vancouver Apartman squat has 15 years of life without owners. The occupation of the place began, in June 2005 via a group of people who simply wanted to cover their housing needs. In the fall of 2014, a series of discussions with companions and squatters in Vancouver began, to «open» the site for other purposes, using it for the needs of the anarchist community. Until today, it functioned as an anarchist/anti-authoritarian political occupation and housing squat, and was one of the houses of the anarchist community. A reference point for political activities, cultural events and social solidarity. A squat that gave solidarity to those in need. On the evening of Saturday, November 2, 2019, the evacuation of the Vancouver Apartman was initiated.

In the meantime, a wave of solidarity has been generated.

On site and in court. Nothing would be left unanswered. »

Against all odds, the government issued a general 15-day delay order for all squatters to leave the site.

The squat NOTARA 26 in Athens gave its answer:

«From occupied Exarchia, we are giving 15 days to abdicate to all those who dream of a revival of the dictatorship and their propaganda mechanisms, and who use them to achieve their ends beating, virtual rapes, forced undressing of women, denial of legal rights, intimidation and surveillance of comrades, workers and students, etc. Here we describe only a handful of the repression and attack tactics used against those who fight. What they call excellence and normality are closed borders, closed camps, closed minds; chimneys will follow. We received a 15-day deadline. 15 days..... Notara exists for more than 1500 days. More than 9,000 people from 15 different countries were accommodated there. Hundreds of people from all over the world participated in this project. Thousands of different stories have emerged from it. A constant and common struggle, aimed at solidarity, the self-organization of our lives, the acceptance of diversity and singularities. A struggle in our squat, in our neighborhood, on the street. Ideas cannot be repressed. Notara 26 is there, and will remain alive.

You cannot expel a movement. Not now, not ever. Housing for refugees and NOTARA immigrants 26 Athens, 21 November 2019. »

inhumains (sans accès à la santé et à l'éducation) sont également priés de démissionner immédiatement. Ceux qui expulsent des réfugiés sont instamment priés de se décharger de leurs responsabilités en matière de protection de la vie des réfugiés sur les mouvements de solidarité internationaux. Le délai d'exécution des commandes est de 15 jours à compter de la publication du présent communiqué de presse. Sinon, cela ne va pas bien se passer... On le dit doucement.
Rendez-vous dans les rues.

Squat ROSA NERA, Chania, Crète. »

Mais rien ne semble arrêter ces politiques répressives. Dans la même optique liberticide, la nouvelle administration fait rapidement aboutir le projet de loi sur l'abolition de l'asile universitaire, afin d'empêcher toute velléité de résistance de la part du monde de l'éducation. Désormais, la police peut légalement entrer dans les facs et les écoles. Les effets sont quasiment instantanés. Le dimanche matin du 10 novembre, les forces de police envahissent l'université d'économie d'Athènes afin d'évacuer le lieu autogéré d'ASOEE.

Voici les mots du collectif :

« Le but ultime des souverains, à travers l'abolition de l'asile universitaire, est de désarmer, d'ancrer et de retirer le mouvement étudiant afin de lancer leurs attaques contre nos acquisitions et nos intérêts dans les meilleures conditions et associations possibles. Ils cherchent à créer une université stérilisée par toute trace de fermentation politique, de frictions et de débats entre étudiants. Une université où le syndicalisme des étudiants et toute tentative d'organisation de la résistance collective ainsi que toute tentative de contestation des projets d'État et d'immobilisations serait entièrement supervisée et criminalisée. Le projet de loi visant à abolir complètement l'asile prévoit régulièrement un contrôle du visage aux entrées des universités et la liberté des flics d'entrer dans les écoles à tout moment. »

Tout au long du mois de novembre, en se reposant sur la psychose du terrorisme, les violences policières n'ont fait que s'intensifier. La violence, les arrestations, les agressions sexistes et homophobes sont plus que jamais au rendez-vous. Maintenant une pression constante à Exarchia, les flics connaissent les habitants par leur prénom. L'impunité est de mise.

Il n'y a ni de lignes, ni de mots suffisants pour décrire la déception et la rage ressentie en Grèce.

La coupe est plus que pleine.

Extrait du témoignage de Lampros Goulas, membre de l'organisation Rouvikonas récemment torturé à Exarchia:

« Tout le chemin des rues Tsamadou et Tositsa, j'ai été frappé. Nous nous sommes rendus à la rue de Bouboulina. Juste avant d'arriver au ministère de la culture, j'ai entendu l'un d'entre-eux dire: « N'allez pas au ministère, il y a des caméras. Mettez-le plutôt là-bas». Ils m'ont mis dans un coin

et je ne sais même pas comment ils m'ont frappé. J'ai perdu le compte. Un des policiers était fou. Ma tête était coincée dans le mur et j'essayais de la protéger. Il m'avait ordonné de me déshabiller. Ils se sont jetés sur moi. Je me suis battu pour garder mes sous-vêtements. Ils mejetaient sur le mur en criant «au mur». Ils ont commencé à fouiller mes affaires. Ils ne trouvaient rien dans mon sac ou dans mes vêtements. Ils ont trouvé mon portefeuille.. Ils trouvent mon argent et ils commencent à jeter mon argent. Ils se moquaient de moi et me frappaient encore. Après un passage à tabac de cinq minutes, le policier m'a attrapé et pendu au mur. Puis quelque chose de terrible est arrivé. Il a abaissé mes sous-vêtements, s'est collé derrière moi et a crié : « C'est comme ça qu'on baise, nous « les verts » (référence à la couleur des uniformes des CRS). Dans Exarchia, il y a dictature, t'as compris ? Quiconque n'acceptera pas le gifle et la bite n'entrera pas dans Exarchia. Nous commandons. »

Point culminant de cette tension : le 17 novembre, lors de la commémoration du soulèvement contre la dictature des colonels. Dans un climat de pression extrême, les flics entrent dans des appartements et des terrasses d'Exarchia pour capturer ceux qui se trouvent là-bas. Plusieurs jeunes placés en garde à vue ont été humiliés, se sont fait crachés dessus, frappés et filmés par les forces de l'ordre, sans avoir le droit de communiquer avec leurs familles ou leur avocat. Quand des personnes se sont réunies devant le commissariat pour réagir face à cette injustice, la police les a attaqués eux aussi.

A la fin du mois de novembre, et au début du mois de décembre 2019, de nouvelles actions et manifestations continuent d'être menées contre les violences policières, contre les évacuations de squats et l'abolition de l'asile dans plusieurs villes de Grèce.

Rien n'est fini.

Les idées ne peuvent pas être expulsées ni nettoyées.

Le mouvement est toujours-là. Il est fort.

NO PASARAN.

In Crete, squats (including Rosa Nera) have also responded to these threats by broadcasting a message on TV. The «new television» studio was symbolically occupied, during the main television news, in solidarity with the squatters. During the occupation, a political message was broadcast about this famous warning of the «15-day delay» issued by the Ministry of Citizen Protection:

«Labour exploiters are urged to increase salaries by 200%, reduce working time accordingly or collectively appropriate their means of production by stealing human labour. Those who unlawfully violate international refugee protection conditions by killing, imprisoning and even abducting children and locking them in inhuman detention centres (without access to health and education) are also urged to resign immediately. Those who expel refugees are urged to shift their responsibility for protecting the lives of refugees to international solidarity movements. The order processing time is 15 days from the publication of this press release. Otherwise, it's not going to go well... We say it sweetly. See you in the streets.

Squat ROSA NERA, Chania, Crete. »

But nothing seems to stop these repressive policies. In the same liberticidal perspective, the new administration quickly brought the draft law on the abolition of university asylum to a successful conclusion, in order to prevent any attempt at resistance on the part of the educational world. Now, the police can legally enter universities and schools. The effects are almost instantaneous. On the Sunday morning of November 10, police forces invaded the Athens University of Economics to evacuate ASOEE's self-organised location. Here are the words of the collective:

«The ultimate goal of the sovereigns, through the abolition of university asylum, is to disarm, anchor and withdraw the student movement in order to launch their attacks against our acquisitions and interests in the best possible conditions and associations. They seek to create a university sterilized by any trace of political fermentation, friction and debate among students. A university where student syndicalism and any attempt to organize collective resistance as well as any attempt to challenge state and capital projects would be fully supervised and criminalized. The law to completely abolish asylum regularly provides for facial checks at university entrances and the freedom of cops to enter universities at any time.»

Throughout November, police violence intensified, based on the psychosis of terrorism. Violence, arrests, sexist and homophobic assaults are more frequent than ever. Maintaining constant pressure in Exarchia, the cops know the inhabitants by their first name. Impunity is the order of the day. There are neither lines nor words to describe the disappointment and rage felt in Greece.

The cup is more than full. Excerpt from the testimony of Lampros Goulas, a member of the Rouvikonas organization who was recently tortured in Exarchia:

«All the way down Tsamadou and Tositsa streets, I was beaten. We went to Bouboulinna Street. Just before arriving at the Ministry of Culture, I heard one of them say, «Don't go to the Ministry, there are cameras. Put him over there instead.» They put me in a corner and I don't even know how much they hit me. I lost count. One of the cops was crazy. My head was stuck in the wall and I was trying to protect it. He ordered me to undress. They came at me. I fought to keep my underwear on. They would throw me on the wall and shout «on the wall». They started going through my things. They couldn't find anything in my bag or in my clothes. They found my wallet... They found my money and they started throwing it. They laughed at me and beat me again. After a five-minute beating, the policeman grabbed me and hung me on the wall. Then something terrible happened. He pulled down my underwear, stuck behind me and shouted, «That's how we fuck, we the «greens» (reference to the color of MAT uniforms). In Exarchia, we have dictatorship, you understand? Anyone who doesn't accept the slap and the dick will not enter Exarchia. We are in charge.»»

The high point of this tension was on 17 November, when the uprising against the colonels' dictatorship was commemorated. In an atmosphere of extreme pressure, cops enter Exarchia's apartments and terraces to capture anyone who was there. Several young people in police custody were humiliated, spat on, beaten and filmed by law enforcement, without the right to communicate with their families or lawyers. When people gathered in front of the police station to react to this injustice, the police attacked them too.

At the end of November and the beginning of December 2019, new actions and demonstrations continue to be carried out against police violence, squat evictions and the abolition of asylum in several Greek cities.

Nothing is over.

Ideas cannot be expelled or cleaned up.

The movement is still there. It's strong.

NO PASARAN.

LES ESSEULÉS DE BAB EL OUED

UN CRI ALGÉRIEN FACE À UNE MISÈRE DES RÊVES.

| Par Momo Tus

| Illus : Momo Tus

Bab El Oued. Étincelante au soleil. Les 3 hauts parleurs arrimés au minaret de la mosqué grésillent au son de la voix de l'Imam. Ruelles et trottoirs sont envahis par une foule compacte, insouciante des caprices du quotidien, le temps d'un instant. Une foule dominée par les milliers de qamis au blanc immaculé, contrastant avec la blancheur écaillée, ravagée par l'humidité des bâtiments à l'architecture coloniale.

Autrefois, les corniches des balcons, aujourd'hui branlants, arboraient fièrement des parades multicolores de linge séchant au soleil. Baignaient dans les rues ces mille parfums d'épices, balayés par une douce brise venant de la mer. Bab El Oued, c'était l'une des portes d'Alger - littéralement, la porte du ruisseau. Qu'elle était belle Bab El Oued. On l'appelait la belle Européenne. Principal quartier populaire d'Alger, Bab El Oued c'était ces douces soirées d'été, la longue promenade sous les palmiers, la main sur le cœur, et le cœur sur la main.

L'ÉTINCELLE ALGÉRIENNE ET SES COUPS DE COLÈRE LÉGENDAIRES

Incandescente, c'était aussi la belle résistante. Le thermomètre social du pays. Bab El Oued a vu s'éteindre des vies, devant ses yeux. En 1962, Bab El Oued se trouve pris en étau entre l'OAS et les militaires français. Un blocus de quatre jours qui se soldera par la fusillade de la rue d'Isly et ses 46 morts.

En 1988, lors de l'intifada démocratique, ce fut elle qui fit basculer les choses. "Bab El Oued Chouhada". D'une pensée unique à un système pluraliste. Alors que les jeunes de Bab El Oued battent le pavé et embrasent l'Algérie toute entière, les coups partent. Bilan: une dizaine de morts. Un gouvernement aveugle, qui en tirant sur le peuple, venait de livrer la rue aux Islamistes pendant les 10 ans à venir: la décennie noire.

Plus de 10 ans marqués par une misère sociale et un intégrisme religieux. Mais 10 ans qui ont fait d'elle un bastion de la contestation populaire. En témoignent les émeutes de 2011 durant lesquelles Bab-El Oued prend à plusieurs reprises la rue pour exprimer son mécontentement contre la flambée des prix et le manque des logements sociaux.

ON NE VIT PAS, ON SURVIT, DANS LE VIDE.

Mais pourtant, ses coups de colère ne suffiront pas. Elle reste là, seule, à regarder éclore autour d'elle les Printemps Arabes, sans avoir droit, elle aussi, au changement. Après des inondations qui ont ravagé les rues en 2001, un séisme en 2003, puis des multiples secousses telluriques et des pluies diluviales qui s'abattent sur leurs toits chaque hiver, le peuple de Bab El Oued reste seul, dans ses immeubles insalubres, prêts à s'effondrer.

Aujourd'hui, ce sont plus de 200 000 habitants qui peuplent ce quartier surpeuplé. Un appartement de 30m² est occupé en moyenne par six personnes - minimum. La belle d'antan n'est plus, et est devenue, un squelette, inerte.

Beaucoup s'accordent à dire que Bab El Oued s'est officiellement éteinte le jour de l'indépendance de l'Algérie et sa fin sanglante. Le jour où, pour "Raison d'état", des milliers de déracinés se retrouveront sur les quais de Marseille durant l'été 1962, dans leurs vêtements d'hiver. En réalité, à Bab El Oued, il n'y a pas une rue ou une place qui ne porte pas le nom d'un martyr, d'un général ou la

date d'une victoire. C'est omniprésent dans l'histoire, dans les esprits. Un héritage lourd, qui pèse sur les épaules d'une jeunesse laissée pour compte et pourtant qui représente plus de 70% de la population. Si vous allez à Bab El Oued, vous verrez le fameux clocher. Et autour, tous ceux que vous ne verrez pas. Souvent des hommes. Jeunes. Assis, inoccupés. Il leur reste quoi ? Il reste les bancs. Il reste les cités décrépies. Il reste le chômage et une radicalisation des moeurs. Il leur reste aussi les drogues. Chaque jour n'est rien de plus qu'une journée de plus, à ne rien faire. Ici, c'est ce qu'on appelle le "Hitisme", le fait rester plusieurs heures contre un mur.

Prisonniers d'un passé qu'ils subissent et d'un avenir qu'ils pensent inexistant, les jeunes font face à l'ennui, au renoncement, au marasme. Au vide. A l'argent inexistant et à l'absence d'idylle amoureuse rendue difficile par des moeurs conservateurs.

Étrangers dans leur propre pays, ils se demandent "Pourquoi nous ? Pourquoi travailler ?



THE FORSAKEN OF BAB EL OUED

AN ALGERIAN SCREAM FACING

A DREAMLESS MISERY.

| By Momo Tus

| Draw: Momo Tus



THE ALGERIAN SPARK, AND ITS LEGENDARY FITS OF ANGER.

In its incandescence, it also used to host a great resistance. It was the country's social thermometer. Bab El Oued saw lives taken away before its eyes. In 1962, Bab El Oued finds itself caught between the OAS (Secret Army Organisation) and the French military. A four-days blockade then ended with a mass shooting on Isly Street, leading to 46 deaths. In 1988, during the democratic intifada, it is where things really started to shift. « Bab El Oued Chouhada ». From a one-track thinking to a pluralistic system.

As the youth of Bab El Oued storms out in the streets and ignites the whole Algeria, shots are fired. The

outcome : around ten deaths. The blinded government, by shooting on its people, had just handed the streets to the islamists for the 10 years to come : the black decade. More than 10 years passed, scarred by social misery and religious fundamentalism. But these years also made it a bastion of social contestation. As a testimony of this stand 2011 riots, during which the people of Bab El Oued rose several times against the soaring of prices and the lack of social housing.

**WE DON'T LIVE,
WE SURVIVE, IN EMPTINESS.**

Nevertheless, these fits of rage weren't enough. And there stands Bab El Oued, alone, watching the

Bab El Oued. The 3 loudspeakers, stowed to the mosque's minaret, make a crackling noise from the sound of the Imam's voice. For an instant, a worryless, compact crowd fills the streets and pavements. Dominating the crowd, the thousands of bright withe coloured gamis contrast with the scaled whiteness of the colonial architecture of the surrounding buildings, ravaged by humidity.

The wobbly balcony ledges once used to proudly show off their multicoloured parades of linen, drying in the sun. In the streets used to linger thousands of spices' scents, swept away by a soft breeze from the sea. Bab El Oued used to be one of Alger's gates - it litteraly means « the stream's gate ». Oh how beautiful she was, Bab El Oued. We used to call her the beautiful European. As Alger's fist popular district, Bab El Oued took its essence in the gentle summer nights, the long walks among palm trees, hand on heart, heart on hand.

Arab Springs bloom around it, without it being allowed the same changes. After the floods that severely damaged its streets in 2001, the 2003 eathquake, and the several earth tremors and heavy rains happening every winter, the people of Bab El Oued remains isolated, in substandard housing, ready to crumble.

Today, more than 200 000 people inhabit this overcrowded district. A 30m² apartment is averagely inhabited by 6 people - at the minimum. The yesteryear beauty no longer exists and it has become a skeleton, lifeless.

Many say that Bab El Oued officially fizzled out on the day of Algeria's independence, and its bloody

Alors que je ne pourrais pas me payer un logement. Pourquoi avoir une copine ? Alors que je n'ai pas d'argent pour me marier". Ici, le salaire moyen est de 30 000 dinars, soit 150 euros. La dot est de 700 000 dinars. La vie, c'est ne rien espérer. Alors, ils vivent de la débrouille. Ils vivent au jour le jour. Ils donnent la parole aux murs,

taguent, avec des mots, des phrases, pour assouvir leur rage.

Un peuple qui étouffe, esseulé, encore et toujours. Délaissé par un gouvernement algérien insensible, avec des caisses pourtant pleine à craquer.



ON N'EST PAS SEULS.

On aura beau dire ce que l'on veut, l'étincelle a toujours été là. Victimes de l'Histoire, les habitants se sont accrochés. La richesse méditerranéenne du quartier, pétrie d'amitiés et de solidarités, s'est toujours battue pour offrir à ces jeunes des bulles de résilience. Pour échapper à l'incommensurable ennui, pour vivre, bouger, parler, crier, pleurer, rire, sourire, danser.

L'énergie que la rue a perdu semble avoir trouvé un nouveau souffle au stade une fois par semaine pour supporter l'USMA, le club de football historique de Bab el Oued. Les jeunes supporters affichent leurs couleurs – drapeaux, écharpes – sur leurs balcons et fenêtres, sans oublier le survet. Les rodéos en voiture s'enchaînent avec des cris, des coups de klaxons et musique à fond. On serre les mains sans jamais oublier de mentionner à quel club on est affilié. On prépare des tifos et des chants dans le plus grand secret.

Plus qu'un divertissement, le foot est devenu pour ces

jeunes, une façon de se sentir exister, libre. Et ce n'est pas anodin puisque les Ultras, par leur mobilisation, ont joué un rôle essentiel depuis février dans la démission de Bouteflika.

Et puis, il y a aussi Nasser et Djamil Meghnine, enfants du quartier. Il y a plusieurs années, ils ressentent le besoin d'offrir aux jeunes la perspective d'un autre quotidien. Le droit de vivre autrement. Aidés par des habitants du quartier, ils décident de monter "SOS Bab El Oued", comme résistance à la difficulté sociale.

Le local de l'association, multicolore, offre aux jeunes une salle de répétition, une chambre noire, une bibliothèque, ou encore des ordinateurs. Des infrastructures qui se font rares dans la capitale algérienne. Ils se retrouvent là pour échapper à cette "galère". Pour échapper à ce bout de mur, qui soutient leurs peines et résignations depuis des années.

ending. That day when, on « Reason of State », thousands of uprooted people found themselves standing on the Marseilles docks in the summer of 1962, wearing their winter clothes. In Bab El Oued, there isn't a street or a square that doesn't wear the name of a martyr, of a general, or the date of a victory. It is omnipresent in History, and in every mind.

This legacy is a heavy burden on the shoulders of the youth from Bab El Oued, a youth long put aside, representing 70% of the population. If you ever go to Bab El Oued, you will see the bell tower. And around it, all those you will not see. Probably all young males, sitting. Idle. What is there left for them? Benches. A decrepit city. Unemployment, and daily life radicalisation. And the drugs. Every day is just another empty day, with nothing to do. Here, we call this « Hitism », that action of staying idle, leaning against a wall.

Prisoners of a past they bear, and a of future they think won't exist, the youngsters are facing boredom, forfeiture, slump. Emptiness. They face the lack of money, and the slow disappearance of romance, which faded from a conservative way of life. Like foreigners in their own country, they wonder : « Why us ? Why bother working ? Why bother, when I couldn't even afford to pay a rent ? Why having a girlfriend ? When I don't even have enough money to get married ? ». The average pay rate here is 30 000 dinars, 150 euros. And the dowry is about 70 000 dinars. Life here means hoping for nothing. So they try to cope. They make the walls speak for them, they graff words, sentences, to satisfy their rage.

A suffocating people. Alone, always. Left behind by an insensitive government, though they do have funds.

WE ARE NOT ALONE.

But whatever we say about it, the spark has always been there. Even though they are victims of History, the inhabitants have held on. The district's mediterranean wealth, made of friendships and solidarities, always managed to keep its youth in a ball of resilience. It helps escaping the immenseness of boredom, it helps living, moving, talking, screaming, crying, laughing, smiling, dancing.

The energy once lost seems to have been found again in the stadium once a week, when it comes to supporting the USMA, Bab El Oued's historical football club. The young supporters wear its colours - flags, scarves -, on balconies, windows, and of course on their outfits. Car rodeos, screams, honks and loud music. People shake hands without ever forgetting to mention which club they support. Chants and tifos are made up in great secrecy.

Football became more than just entertainment, it became a way for young people to feel themselves alive, existing. And this is not just anecdotic, since the Ultra supporters have been playing a huge part since February in Bouteflika's abdication.

And then there's Nasser and Djamila Meghine, children of the district. Many years ago, they felt the need to offer those young people new life perspectives, hopes for a new daily routine. They wanted to give them hope for a different life. With the help of some of the district's inhabitants, they founded « SOS Bab El Oued », as a resistance to social difficulties.

The multicoloured hall of the association offers a jamming room,

a darkroom for photography, a library, and many computers. These kinds of structures are rare, even in the Algerian capital. So people gather there, to forget the « struggle ». To escape the walls against which they lean to hold their sorrow and resignation.

« Many find a new spark, a revolutionary soul, in music. »

Many find a new spark, a revolutionary soul, in music. Instead of hanging out in the streets, they learn to handle a pen, or to play the guitar, until late at night. Influenced by the sounds of IAM or NTM, thanks to the cassettes sent by their cousins from France, they were able to express their anger as well. Nasser therefore played cameraman, and helped the forming and production of bands. Le rock band Afockain was born between these four walls, under the considerate look of a Che Guevara portrait.

But it would be too beautiful, if it all was that easy. Playing rock, rap, metal. Dying one's hair red. Wearing dreadlocks. These practices are still considered deviant and transgressive in the Algerian conservative society. Accused of satanism, censored, these alternative artists decided not to stay down, and still get organised through independent collectives and social networks.

C'est dans la musique que beaucoup trouvent cette nouvelle étincelle, cette âme révolutionnaire. Au lieu d'aller zoner dans les rues, ils se retrouvent à prendre le stylo ou à gratter la guitare jusqu'à tard le soir. Bercés par les textes d'IAM et NTM grâce aux cassettes que leur envoyait leurs cousins depuis la France, eux aussi, ils veulent exprimer leur colère. Nasser, s'improvise alors en tourneur et aide les groupes qui se constituent à se produire. Le groupe de rock Afrokaïn est de ceux qui sont nés entre les 4 murs du local, sous le regard bienveillant du portrait du Che Guevara.

Mais ça serait trop beau, que tout soit aussi facile. Jouer du rock, du rap, ou du métal. Se teindre les cheveux en rouge. Porter des dreadlocks. Ce sont des pratiques encore considérées comme transgressives et déviantes pour la société conservatrice algérienne. Accusés de satanisme, censurés, les artistes alternatifs algériens ne s'avouent néanmoins pas vaincus et s'organisent via des collectifs indépendants et les réseaux sociaux.

L'ALGÉRIE VIF, UN CRI VERS LE FUTUR.

Est-ce qu'un jour, le changement arrivera pour Bab El Oued à son tour ? Si le départ de Bouteflika signe la fin d'une ère de corruption et d'autoritarisme, le scrutin du 12 décembre se prépare dans un climat de crise politique sans issue. "Voleurs", "Vendus", le peuple algérien descend chaque vendredi dans les rues pour dénoncer le gouvernement actuel. Animé par les jeunes supporteurs de l'USMA, c'est d'ailleurs souvent le cortège auto-proclamé "Bab-el-Oued Casbah" qui dénote par son caractère festif et populaire.

Contrairement à ce qui se dit, non, l'Algérie ne se réveille pas de son silence. De 1962, 1988 à 2001, l'esprit de lutte n'a jamais cessé de se développer, petit à petit pour éclore avec la puissance qu'il fallait aujourd'hui. Le seul silence qu'il faudrait pointer du doigt, c'est celui de ses dirigeants, qui ont ignoré pendant toutes ces années, le cri d'une population esseulée...



« C'est dans la musique que beaucoup trouvent cette nouvelle étincelle, cette âme révolutionnaire. »



**LIVELY ALGERIA,
A SCREAM AIMED AT THE FUTURE.**

Will Bab El Oued ever get its chance to change ? Even though Bouteflika's demission put an end to an era of corruption and authoritarianism, the December 12th ballot is being prepared in a climate of absolute political crisis. « Thieves », « Corrupted », the Algerian people goes out in the streets every Friday to speak out agains the actual government. The parade called « Bab El Oued Casbah » often denotes by its festive and popular way of demonstrating its opposition, being animated by the young USMA supporters.

So no, despite what people said, Algeria is not just awakening from its long silence. From 1962, to 1988, to 2001, to now, the fight never stopped, developing step by step, to hatch today with the strength it needed. The only silence worth criticising is the one of the leaders, who for all these years, decided to ignore a forsaken population's scream.

THE PLAYLIST OF...

BARONNE FABIENNE

From St Imier (Suisse)



Si vous vous rendez à un concert de crust punk en Suisse ou dans l'est de la France, il y a de grandes chances que vous la croisiez. « Celle qui ne dort jamais », reine de l'after, impératrice du karaoké, manageuse de l'ombre, tireuses de ficelles de l'underground... appelez-là comme vous voulez : Fabienne est une légende.

Karton vous ouvre les portes de sa playlist, jusqu'ici tenue secrète. C'est un scoop et le mot est faible.

| Par Polka.B, Trad : Goshō

If you're going to a crust punk music show in Switzerland or in the west of France, there are big chances you meet her. "The one who never sleeps", queen of the after, empress of the Karaoke, manager of the shadows, strings puller of the underground... call her as you like : Fabienne is a legend.

Karton introduces you to her playlist, so far kept secret. This is a scoop and the word is weak.

► Le morceau où tu excelles au karaoké ?
The song you rock at the karaoke ?

Dalida – Mourir sur scène

► Le morceau que tu rêverais d'arriver à chanter au karaoké ?
The song you'd dream to rock at the karaoke ?

Eminem – Rap God

► Le morceau idéal au réveil ?
The ideal song on waking ?

Pigalle – La Patate

► Le morceau imparable à toute heure de la journée ?
The perfect song at any time of the day ?

Krav Boca – Chourave

► Le morceau idéal pour faire la chenille à 4h du mat, complètement rôti ?
The ideal song to go crazy at 4 in the morning, completely cooked ?

Jermaine Jackson & Pia Zadora - When the rain begins to fall

► Le morceau que tu écoutes pour décompresser ?
The song you hear to chill out ?

Michel Bühlér - Vulgaire

► Le meilleur morceau que tu ais découvert cette année ?
The best song you discovered this year ?

Profiteur & Hässig – Beton und Glas

► Le meilleur morceau de potes ?
The best friends' song ?

Whoresnation – Starving Campaign

► Le pire morceau de potes ?
The worst friends' song ?

Les Gaudioles – Jura bernois

► Le morceau que tu aimerais qu'on mette à ton enterrement ?
The song that you would like to be played at your burial ?

La Gale – Passe ton chemin

PARIS

Soulève-toi



LE CLIMAT
CHAT VA PAS!

bois MES RÈGLES

NI COTES DE BOEUF

il ya ceux
qui s'indignent
et ceux qui
se révoltent

G7
pechés
capitalist

G7 & Gverts
MEME MACRON

MEME COMBAS

JUL PRÉSIDENT MACRON EN

ARRETEZ DE MINER LA PLANÈTE !

LE
CAPITALISME
N'EST
PAS IMMORTEL

QUAND ON SERA
TOUS EN SCIE AU POLE NORD
VOUS COMPRENDREZ

MIGRANTS BIENVENUE

PAS DE STRESS
Y'A PAS LES
C.R.S



Sois JAUNE ET RESISTE

CRÈVE LA TAULE

NON AU
TRANSFO

retrait de la loi
Travail !

JEAN-CLAUDE VANDALE

RENTRÉE JAUNE !

DETER'

MORT LIBÉRALISME

LES POILS C'EST POLITIQUE

SOLIDARITY
WITH
EXARCHIA

liberalisme

AMASSADA VIVRA VAINCRA !

J'passe pas j'a la tête
J'fais la tuee à come

FREE CAROLA
RACKETTE
Refugees Welcome

What a day to
CHECK
YOUR
PRIVILEGES !

itch n bitch
will win

